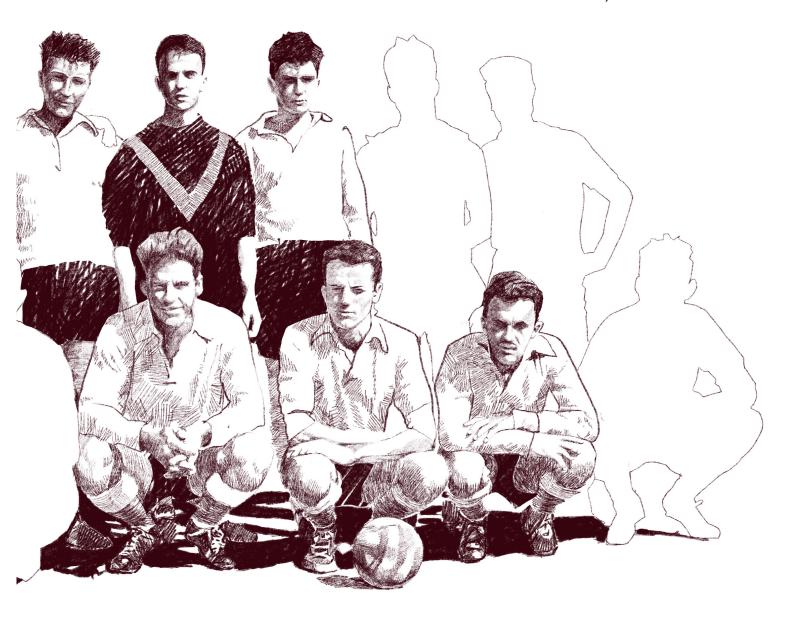
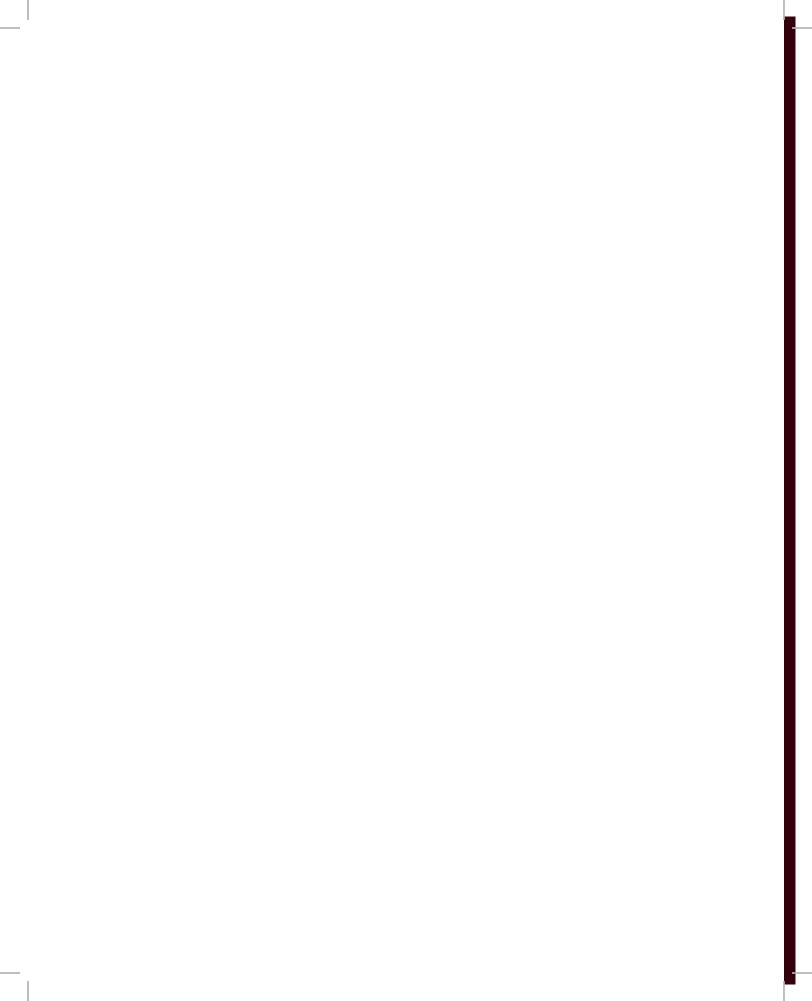
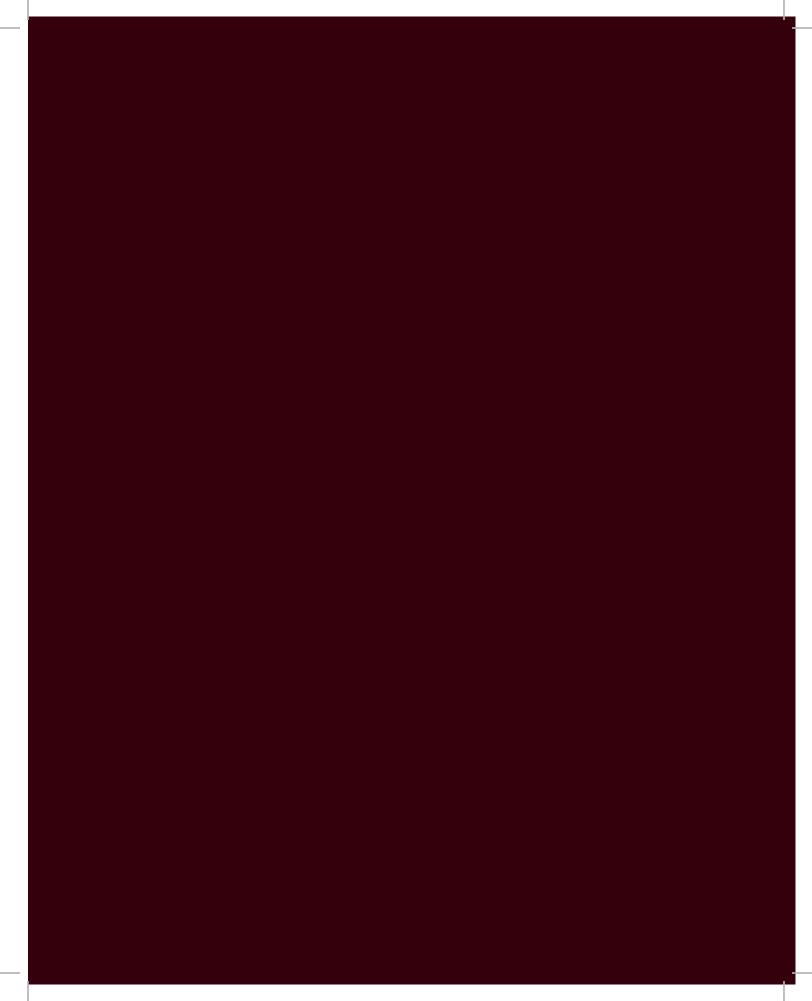
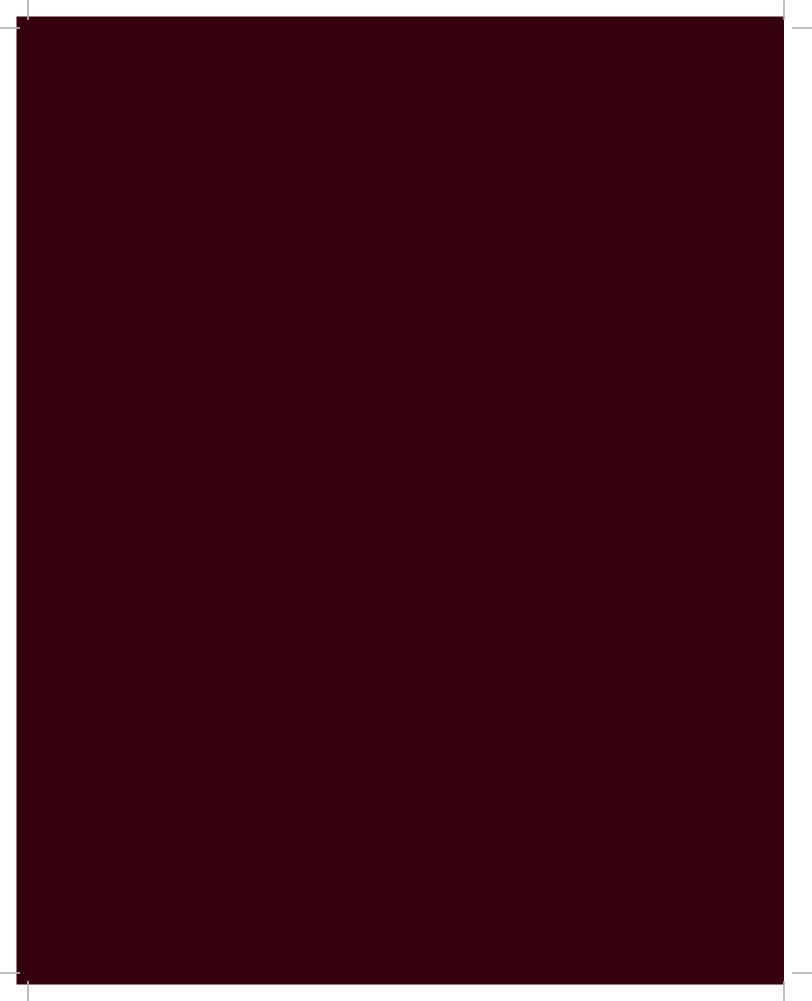
Entre urgence et nécessité

Fabienne et Jean-Pierre Taric









Fabienne et Jean-Pierre Taric

Entre urgence et nécessité

récit

Pour Anna

«Toute destinée, si longue et si compliquée soit-elle, compte en réalité un seul moment : celui où l'homme sait une fois pour toutes qui il est.»

Jorges Luis Borges



15 mars 2020

Nous sommes dimanche, fin d'après-midi. Au retour de forêt. L'heure à laquelle j'ai d'ordinaire le souci de terminer la préparation de ma semaine. Mais personne n'ira en classe demain, ni élèves, ni enseignants.

Comment allons-nous passer, par simple injonction de nos autorités, à l'enseignement à distance ? Cela tient-il du langage performatif, de la force créatrice du verbe ? J'ai envoyé des messages, mis à disposition diverses ressources, déposé quelques consignes via une plate-forme Moodle. Peut-être des devoirs et travaux écrits me parviendront par ce canal. Mais nombreux étaient les adolescents qui sautaient de joie vendredi à l'annonce que leur Gymnase ferme jusqu'au 30 avril pour cause de pandémie. Bien sûr, ils n'ont pas pris la mesure de ce qui arrive. Ils n'ont pas l'habitude de cacher leur joie quand un cours est annulé en raison de l'absence d'un maître... Aucune méchanceté, juste la perspective que la journée s'allège, qu'il y ait du temps pour... pour quoi au juste? Je ne leur ai jamais posé la question. Or il ne s'agit pas de deux ou trois périodes de répit, ce sont six semaines de retrait (il y en aura douze au total mais nous ne le savons pas encore), de confinement pour enrayer la propagation du coronavirus; à vivre du mieux que l'on peut dans des circonstances familiales parfois tendues et dans un climat d'anxiété généralisée. Saurontils résister aux peurs et angoisses, ou au déni, à toutes sortes de rumeurs et de contre-vérités ? Attachés à leur smartphone, quels fils d'informations vont-ils suivre, à partir de quelles vidéos

percevront-ils la réalité ? Et moi, à quelle distance suis-je encore utile à leurs apprentissages ?

Nous verrons.

Les heures ont changé de rythme, elles commencent à passer en sourdine, je me délie du quotidien et m'apprête à entrer dans une parenthèse. Comme beaucoup de mes contemporains j'ai souvent réclamé ce temps qui tout à coup semble offert (l'est-il vraiment ?), entre état de nécessité et état d'urgence. J'aimerais créer un espace de récit, ouvrir une brèche dans la menace virale, éclairer l'angle mort d'où vient le malheur. Cette zone invisible de nos histoires qui obstrue le passage de la lumière.

C'est vers mon père que je choisis de tourner le regard et d'ouvrir les bras de ma parenthèse aux histoires incertaines. Parce que je me suis mise en route pour lui rendre visite un vendredi 13 mars et quand je suis rentrée, après les déclarations du Conseil d'État vaudois et la Conférence de presse du Conseil fédéral, la situation est devenue sérieuse. Tout a commencé à s'arrêter, les écoles ont fermé comme ce n'était plus arrivé depuis la guerre.



en route

J'avais eu envie d'une visite à mon père, Jean-Pierre. Juste la chienne et moi. Sans attentes ou demandes à formuler. Qu'il ait trouvé cela suspect selon ma mère, je n'avais pas l'intention d'en faire état. Ils se téléphonent tous les deux, chacun dans son bout de canton, divorcés, malades, mais réconciliés. Ma sœur et moi sommes issues de ce couple, de son histoire, de ses souffrances, de sa fiction, de ses non-dits surtout. Et notre héritage comme notre place n'étant pas semblables, nos souvenirs souvent ne se recoupent pas. Cependant nous avons étiré jusqu'à notre fin de quarantaine un corps et une conscience modelés par l'empreinte de ce père et de cette mère-là. Nous n'avons pas eu nos propres enfants. Et pour ce qui me concerne cela n'a pas été un choix. Si nous vivions dans le cadre de référence de la mythologie grecque, je dirais que j'accomplis le destin que l'oracle avait prédit à cause d'une malédiction familiale.

La route a été imprévisible, car je n'ai pas vérifié l'itinéraire choisi par le GPS, parce que mon attention s'est en partie concentrée sur une émission de radio. Une femme évoquait les connaissances scientifiques sur la douleur et les différentes approches aujourd'hui admises en médecine dite conventionnelle et intégrative. Ça m'a intéressé qu'un médecin parle de l'hypnose, de la méditation, de l'acupuncture, de la Technique Alexander, etc., d'un patient considéré dans son ensemble avec ses ressources et son histoire propre. Mon père souffre de polyarthrite rhumatoïde et de la maladie de Bowen; il aura bientôt quatre-vingts ans et tout ce que

je sais de lui passe par le filtre déformant de ma sensibilité de fille.

A un moment, j'ai su que j'arrivais à Aigle et non à Bulle et qu'il faudrait sortir de l'autoroute, franchir un col, passer de l'autre côté pour rejoindre Château-d'Œx. Après les virages en épingle, je suis entrée dans un épais brouillard. C'est alors que le GPS est resté bloqué et s'est mis à indiquer un tracé imaginaire, toujours tout droit pendant 16 km. J'étais suivie de près par une Land Rover, réplique de celle que Jean-Pierre possédait encore il y a un an ou deux, et je lui tenais tête. Elle ne m'a pas dépassée et avait disparu quand j'ai bifurqué direction Les Moulins. Enfin, j'ai vu les branches dénudées du grand tilleul qui campe devant le chalet. J'étais sauvée et j'avais vaincu bien plus que les aléas du trajet.

En préparant la table, il a dû apercevoir par la fenêtre ma petite voiture blanche garée à côté de la sienne, le long de la grange. Il est sorti à ma rencontre alors que je marchais entre l'asphalte et les prés pour que la chienne fasse ses besoins. Impossible de ne pas l'embrasser dans cet instant de retrouvailles, tirée vers lui par l'impatience du Golden Retriever en bout de laisse. Plus tard je m'en voudrais de ces trois bises et des autres échangées au moment du départ; elles auraient pu véhiculer le virus qui déstabilise le monde... Devenir un agent pathogène pour cet homme blessé, ce ne pouvait être le sens de ma visite.

16 mars 2020

Des directives nous arrivent par courrier électronique. Le site Internet de l'établissement tente de nous organiser en communauté derrière la page rosée d'information et sous l'image du Covid-19 : sphère grise, garnie de végétation rouge et orangée. Ça ressemble à une version maléfique de la planète du *Petit Prince* d'après les aquarelles de Saint Exupéry...

Nous initions avec nos élèves des groupes WhatsApp, nous vérifions le statut numérique des uns et des autres. Certains craignent de ne pas avoir la possibilité de remonter leurs moyennes. La fin de l'année scolaire s'étale vers un horizon invisible alors que le printemps annonce ses promesses. Les forsythias sont en fleurs. Il y a de l'or dans le paysage et des bourgeons prêts à éclore.

Encore quelques heures avant l'état d'urgence décrété par le Conseil fédéral, la mobilisation de l'armée puis de la protection civile pour renforcer le dispositif sanitaire, les contrôles aux frontières, l'arrêt de la plupart des activités économiques, le confinement des populations. Le grand repli. On ne sort qu'en magasin d'alimentation ou en pharmacie. Heureusement la forêt reste ouverte aux promenades. Mais il faut pouvoir s'y rendre.

«L'urgence n'est pas seulement celle de transmettre : elle est aussi d'interrompre une transmission» René Kaës

animus

Comment enfant ai-je su que mon père était un homme blessé ? Très tôt, je crois, j'ai senti combien il avait besoin d'être aimé. Un besoin immense, dévorant pour le bébé, la fillette, l'adolescente et la jeune femme que j'ai été. Un besoin à la mesure de sa douleur. Un besoin qui a dû dépasser ma mère coupée de ses propres émotions. Si bien que l'amour ne m'a pas d'abord paru gratuit. Si bien que mon amour ne m'ait jamais semblé suffisant. Si bien que la culpabilité a joué un grand rôle dans ma manière d'être au monde et de m'y adapter.

Il faut dire que quelque chose a été faussé dès le départ : une grand-mère a pris la place de la mère dans mes premiers attachements. Ce déplacement des affects et des rôles, quelles qu'en soient les raisons, c'est peut-être la malédiction qui a pesé sur ma vie et qui la transforme en destin. J'ai été une enfant offerte à la toute puissance de cette femme merveilleuse, dont personne n'a su reconnaître l'ombre sous couvert de tant de bonté. Surtout pas moi qui l'ai portée au sommet de la maternité. J'ai été une enfant soustraite à ses géniteurs. Fatalement j'ai manqué à mon père.

Dans les mots et à travers beaucoup de maux j'ai cherché à le

rejoindre. Quand je tourne le regard vers lui, j'ai encore de la peine à le voir comme une personne séparée qui existerait en dehors de moi. Je suis si imbriquée dans son histoire et lui dans ses scénarios.

Plus jeune j'ai affirmé mon désir d'une relation authentique. Et je me suis heurtée à un mur. Je n'avais pas compris alors que la souffrance a construit chez Jean-Pierre de véritables fictions, desquelles il ne peut pas s'extraire sur demande et qu'il confond – je ne sais pas dans quelle mesure – avec la réalité. Mais peut-être s'agit-il aussi de nous tenir à distance du malheur ? Dans tous les cas, je n'ai longtemps pas eu conscience du filtre maternel à travers lequel j'étais habituée à voir mon père.

Le récit de sa vie, qu'il a bien voulu me livrer entre mars et juin 2017, m'est précieux, comme le temps partagé à cette occasion. Cependant, sans descendance, ce récit ne s'inscrit pas dans une logique de transmission. Notre histoire de famille s'arrête avec ma sœur et moi ; nous la terminons. Depuis trois ans, je cherche comment écrire cette parole du père à sa fille, une parole encombrée par les tabous de la relation filiale, par l'urgence de se dire et la nécessité de se dissimuler pour préserver le lien et la possibilité de l'amour. Une parole parasitée aussi par ma difficulté à l'écouter, à la recevoir simplement sans la juger, sans la tourmenter par ce que je connais.

Ce sera donc mon travail ici que de délivrer cette parole. M'en séparer en la mêlant à quelques-uns de mes souvenirs, et lui permettre de résonner dans le contexte particulier de la pandémie que nous sommes en train de traverser. La mort appelle la vie de tant de façons!

17 mars 2020

Le temps scolaire se suture autour des messages que l'on s'adresse, des conversations téléphoniques dans lesquelles nos voix tissent encore quelque chose d'incarné. Nous avons le souci les uns des autres. Parmi les gymnasiens, les moins autonomes, les plus fuyants, les démotivés, les angoissés, tous ceux qui ont perdu l'élan et résistent au moindre effort, risquent de trébucher au seuil de ces plateformes numériques qui déjà saturent du zèle de quelques maîtres ; elles n'ont pas été conçues pour palier à la fermeture des écoles.

En mettant à disposition du matériel (textes, images, mémos vocaux, séquences de film), je donne la possibilité à mes élèves de travailler dans la continuité de ce que nous étions en train d'étudier, mais je n'enseigne pas. J'ai besoin de mon corps et de leur corps pour enseigner, de tout ce que nous nous disons par l'expression du visage, de la posture, des gestes, par le ton et le rythme de nos voix. A distance je ne peux qu'essayer de maintenir le lien tissé semaine après semaine, entre eux et moi, en un lieu et un horaire prêtés par l'institution.

Des corps dans un espace-temps que disputent habituellement nos téléphones portables, ennemis identifiés du *vivre* comme de *l'apprendre* ensemble. Or sans prévenir et sans préparation, nous venons de renverser l'ordre des choses. L'enseignant s'invite dorénavant derrière l'écran du smartphone, ce proscrit des salles de classe, ce perturbateur de l'attention, promu outil privilégié du télétravail des adolescents. Mais s'il était possible

d'apprendre indépendamment de toute relation, sans émotions, sans accompagnement, sans la recherche d'un équilibre entre le cœur et l'esprit, nous aurions déjà réussi à programmer nos élèves pour performer dans des filières qu'ils n'ont souvent pas choisies, à un âge où la construction de l'identité accapare tant d'énergie et mobilise le groupe des pairs.

Allons-nous tous nous transformer en YouTuber ou en as de la visioconférence, en promoteur privé de telle ou telle application pour satisfaire une chimère ?

Allons-nous céder à la tentation de la représentation, de l'image flatteuse de celui ou celle qui dispense la connaissance depuis son salon ou sa chambre à coucher ? Si oui, nous ne tarderons pas à butter contre la liberté de l'élève qui ne branche pas sa caméra ou son micro, contre les problèmes techniques qui sont autant de remparts face aux intrusions et aux impostures. La vérité c'est que même la meilleure des intentions pédagogiques ne nous préservera pas de ces obstacles ! Au lieu de se complaire dans les soi-disantes ressources du numérique, nous aurions intérêt à nous occuper de l'aliénation et de la frustration qu'elles engendrent chez les élèves comme chez les enseignants. Il ne s'agit pas de refuser le progrès technologique, mais de tenir compte de l'humain à chaque étape et d'infléchir ce progrès selon les besoins des personnes.

«Percé jusques au fond du cœur D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle, Misérable vengeur d'une juste querelle. Et malheureux objet d'une injuste rigueur, Je demeure immobile, et mon âme abattue Cède au coup qui me tue.»

Corneille, Le Cid

triste sort

Quelle déception! Quelle déception ce matin au réveil! Toute la nuit, il a travaillé à ses formules alchimiques. A l'aube, exténué de fatigue, il a vu dans l'alambic la transmutation du plomb en or. Mais ce qu'il a réalisé en songe ne s'est que partiellement inscrit dans sa conscience. Ainsi, le chant du coq a dérobé à sa mémoire, ce matin, le secret de la réussite.

C'est avec ce rêve de l'alchimiste et le souvenir de la tirade de Don Rodrigue que Jean-Pierre avait salué, il y a trois ans, ma demande de recueillir son récit de vie. Nous avions ri ensemble à propos du dispositif d'enregistrement, nous revoyant quarante ans plus tôt quand il avait plaisir à capturer les mots et les chants de ses deux fillettes sur les bandes aujourd'hui usées et inaudibles des cassettes.

Il avait souvent commencé ce récit comme on écrirait un roman. Il était né en 40 sous les bombes. En 44, quand les Allemands vaincus et pleins de haine, battaient en retraite après la défaite de Monte Cassino, il avait la coqueluche, caché dans la cave à Brue-Auriac. La Mémé Jeanne appuyait sa main contre sa bouche, pour étouffer la toux. Le moindre bruit et ils risquaient l'envoi d'une grenade. Rien n'explosa dans la maison ce jour-là. Il eut une vie à accomplir et, un jour, des grenades dans son barda.

Ce roman se fissure à l'épreuve des faits. Les bombes ne tombaient pas en décembre 40 dans la zone libre. Elles seront lâchées plus tard par les Alliés, sur Marseille et la Provence, en préparation du débarquement entre Bormes et Saint-Raphaël. Quant aux exactions qui ont suivi la bataille de Monte Cassino, il convient aujourd'hui d'évoquer aussi la destruction de villages italiens, les vols, les assassinats et les viols de masse commis, entre autres, par les goumiers du corps expéditionnaire français. Pour le reste tout est vrai. Et c'est du reste dont Jean-Pierre a parlé quand j'ai lancé l'enregistrement. Nous étions le 20 mars 2017.

Sa maman est décédée. C'était en mars 43 au sanatorium de Hauteville, alors qu'il vivait dans le Var, à Brue, séparé d'elle depuis l'âge de dix-huit mois. Quand elle est morte, il avait deux ans plus deux ou trois mois. Hauteville n'existait pas. A Brue il appelait *maman* tous ceux qui le prenaient dans leurs bras. Petit à petit, ils lui ont dit qu'il ne fallait pas. Mais il est tombé dans une famille extraordinaire, les Mistre. C'est le nom du second mari de la sœur de son père que tout le monde appelle la Mémé Jeanne. A la table il y a déjà quatre garçons et trois filles et puis maintenant le petit Jean-Pierre, turbulent, qui casse tout lorsqu'il échappe à la surveillance de ses cousines.

Les Mistre sont cultivateurs et viticulteurs, ils se débrouillent,

vont pêcher en lac ou en rivière, chasser dans la colline où on trouve aussi le thym et les morilles. Ils troquent les lièvres et lapins qui prolifèrent dans les vignes¹. Parfois ça ne suffit pas. Avec son cousin Gilbert, Jean-Pierre ira entailler puis lécher les cerisiers pour le goût du sucre sur les lèvres. Puisque les enfants ont faim, ils volent les paysans qui les laissent faire : pêches, melons, pastèques, cerises, poires, pommes, là-bas ça pousse sans problème. Puis l'argent, qui avait disparu des échanges durant la guerre, commence de nouveau à circuler, doucement. Mais ça prendra encore du temps, cinq ou six ans, avant de retrouver une situation normale. Avec le fils du boulanger, Jean-Pierre mènera des opérations spéciales pour dérober du pain et de la confiture à déguster loin des regards. Les communions et les mariages de l'après-guerre offriront d'autres occasions de se remplir l'estomac, ni vu ni connu.

Dans la campagne varoise, Jean-Pierre grandit, se bagarre pour défendre les copains. Il devient fort, peut sauter et balancer un coup de poing dans les dents à un grand si nécessaire. On lui passe encore la main dans les cheveux pour lui dire qu'on l'aime bien. Mais à l'école il n'apprend rien, ni à lire ni à écrire ni à parler. Son univers affectif ressemble à une couverture piquante mangée par les mites ; des trous que personne ne lui raconte menacent de s'élargir de tout côté. L'enfant reste mutique, comme en attente que quelque chose se passe et donne une direction à cette vie qui coule en lui sans avoir conscience d'elle-même.

Depuis la fin de la guerre, Marcel vient régulièrement le voir. On lui dit que c'est son père. S'en souvient-il ? Il apprend à ne plus

¹ Au début des années cinquante, ils seront décimés par la myxomatose.

l'oublier. Marcel T. avait été mobilisé durant la drôle de guerre ; séparé de son épouse par la maladie, puis veuf, il avait placé son fils chez sa sœur à la campagne ; puis on avait perdu sa trace. On sait par contre qu'il avait été blessé à la cheville par un obus allemand dans le Vercors. Lorsque Jean-Pierre le revoit ce doit être en 46 ou 47. C'est aussi à ce moment-là que l'enfant commence enfin à parler. Il aura des occasions de rencontrer la famille de sa mère, à Aix-en-Provence ou en Corse, dans les montagnes.

Son père est mécanicien de précision. Il avait travaillé à la Manufacture des lampes Zénith à Aix, y avait rencontré Anna Palmieri de six ans sa cadette. La jeune femme était contremaître, elle avait une certaine culture. Ils se sont plu, se sont mariés et, *malheureusement*, Anna est tombée enceinte. Sur les photos du mariage, célébré à Tourves, on ne distingue qu'une toute petite partie de la famille. Du côté d'Anna, les Corses, dont les fils étaient gendarmes, militaires de carrière, ou préposés, s'opposaient à cette union. Ils méprisaient Marcel. Il y a eu un contrat de mariage.





Mars 1940, ce n'était pas un bon moment pour concevoir un enfant! Ce nouveau-né qui arrive en décembre dans une France défaite va fatiguer sa mère, alors que tout est déjà si difficile. Il se réveille la nuit et Anna se lève trois, quatre fois, dans un appartement sans chauffage central. Il attrape des otites, des rhumes. Elle est de plus en plus fatiguée. Les Corses disent qu'en se levant à cause du petit elle a pris froid. Ça tourne en broncho-pneumonie. Personne ne parlera de tuberculose, c'est tabou! C'est contagieux, ça frappe les pauvres gens mal nourris, sales et alcooliques. Le traitement prend beaucoup de temps, les rechutes sont fréquentes, il n'y a pas encore d'antibiotique. Il s'agit d'isoler la malade, de l'envoyer au sanatorium dans le Bugey, en espérant qu'elle s'y refasse une santé. Air frais et meilleure alimentation, après une intervention chirurgicale. Il est question de cette opération dans la première des deux lettres qu'Anna écrit à la Mémé Jeanne et que Jean-Pierre ne lira à son tour que 60 ans plus tard. Il en aura les larmes aux yeux : sa mère «languissait énormément de lui» ; elle lui envoyait «bien des caresses». Personne ne le lui avait jamais dit!

Anna est morte le 5 mars 43 ; elle aurait eu 29 ans le 10 avril si elle avait pu rentrer à Aix auprès de Marcel et récupérer son «petit chou». Les Corses ont continué à dire qu'en se levant à cause du petit elle a pris froid, elle est tombée malade et en est morte. Dorénavant ils verront Jean-Pierre comme un vaurien. Combien de fois il les a entendus dire :

– Ta maman est morte à cause de toi!

Ils ont tapé fort et souvent pour planter ce clou dans le cœur de l'enfant, laminé pour le restant de ses jours. Mais il y a eu des épisodes pires que les mots, des vexations, des mesquineries, des rejets, des humiliations. Comme la grand-mère qui détourne le

visage au moment où Jean-Pierre veut l'embrasser, qui s'éloigne et rigole, sans un mot. Comme sa marraine Jeannette - l'épouse de Pierre, le frère de sa mère - qui fait des différences quand elle s'en occupe. Il y a deux lits dans la chambre à Aix et beaucoup d'humidité. Le cousin Jeannot se trouve à gauche, Jean-Pierre à droite. La marraine arrive avec une bouillotte, chauffe la couche de son fils, mais pas la sienne. Lui il apprend qu'il mérite de dormir dans des draps glacés. Il se souvient néanmoins que Jeannot était un gentil gamin. N'empêche que sa mère l'a pourri et puis après, elle n'est pas arrivée à le sauver ; à quarante-quatre ans, il est mort d'un cancer de la langue. De cet oncle et de cette marraine, Jean-Pierre tient son double prénom.

Que vit Marcel de son côté ? On ne sait pas grand-chose. Il parle si peu à Jean-Pierre. Celui-ci apprendra plus tard que son père s'est remarié une première fois dans cette période, puis divorcé. Au début des années cinquante, c'est la troisième femme de Marcel qui jouera pleinement pour lui le rôle de la marâtre.

L'enfant a dix ans et la catastrophe survient. Il faut quitter Brue, s'arracher d'une terre, d'un milieu, d'une famille, perdre des amis, se sentir si seul. Il y aurait eu une autre vie à faire, un métier à apprendre, la maçonnerie ou la menuiserie par exemple, car il adorait construire des cabanes. Jean-Pierre se voit en maître charpentier. Mais cette vie rêvée d'artisans est perdue avec Brue et la campagne. C'est une faute que de l'avoir ramené à Aix. Il ne sera ni un manuel ni un intellectuel, puisque son cerveau reste fermé à tout apprentissage scolaire.

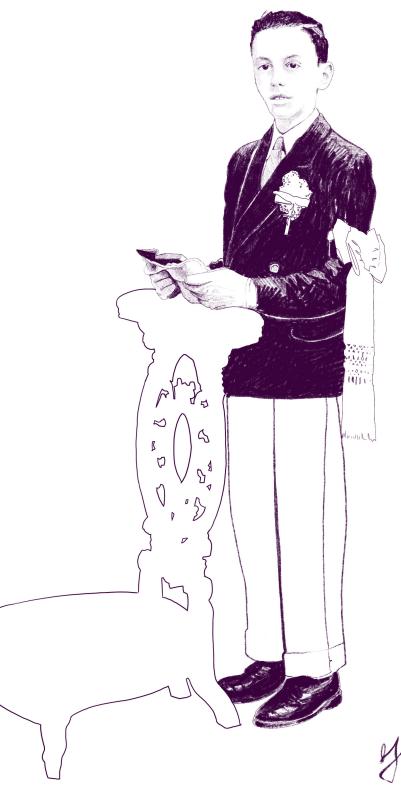
Un jour, Marcel lui présente sa femme, Marguerite que l'on appelle Margot. Au début, c'est tout rose, puis la guerre commence. La vie ensemble devient difficile ; elle ne l'aime pas. Elle l'éloigne,

surtout durant les vacances. Une fois, il garde les vaches en Lozère, près de Langogne. Quand l'école recommence, il l'apprend par la radio, mais personne ne vient le chercher, il se sent abandonné. Elle aurait voulu s'en débarrasser, mettre de la distance, qu'il aille à l'école là-bas. Ça ne marche pas, son père finit par le reprendre, pourtant Jean-Pierre ne fait pas le poids face à celle qu'il nomme la tante. Il va à la cantine parce qu'elle ne veut pas le voir à midi, mais elle ne lui donne pas l'argent pour payer et on le réprimande. Les gens ne comprennent pas, Margot a un magasin, ses parents devraient avoir les moyens...

Ils habitent à l'étage de ce magasin, entre la Cathédrale et la Mairie. Des tractations y ont cours entre la tante et une dame anglaise très bien mise, tailleur, chignon, impeccable. La tante lui dit :

- Tu vas aller en Angleterre avec cette dame.





geom Gierr

Il a dû mettre ses habits de communion, sans le brassard de soie blanche, pour aller se promener avec l'Anglaise qui ne parle que très peu le français. Sur le Cours Mirabeau, elle lui offre des glaces une fois par semaine durant des mois. Elle aurait voulu l'adopter parce que toute sa vie elle a essayé d'avoir des enfants et n'en a pas eus. Jean-Pierre se demande en quoi il était le candidat idéal, une frappe comme lui qui savait tordre le cou aux lapins, aux poules et, à part ça, pas grand-chose. A onze ou douze ans, il s'est montré réticent quand même et l'affaire a mal fini. La tante a été gênée parce que la dame avait payé à l'avance. L'Anglaise n'a pas fait d'histoire, elle pensait revenir, que les choses s'arrangeraient. L'acompte n'a pas été rendu, Margot l'a utilisé pour payer les dettes du magasin. L'enfant avait été vendu pour 50'000 francs, c'est ce qu'il a compris. Et Jean-Pierre ne sait pas pourquoi son père ne disait rien, n'a jamais rien dit.

Rien à propos d'Anna non plus.

Dans ce temps-là, l'enfant posait des questions au sujet de sa mère. Il arrivait qu'il débarque à l'improviste chez sa marraine, au Cours Gambetta, où les draps sont glacés.

- Tu as des lettres que maman t'a laissées ?
- Oui mais ça te regarde pas, y a des choses dessus t'as pas besoin de voir.

Ce souvenir est très présent. Il se revoit dans l'appartement, à épier ici et là, un papier, quelque chose. Aujourd'hui il se dit encore que c'était une bonne piste. Puisqu'il y avait eu contrat de mariage entre ses parents, il a dû être question d'un avoir, puis d'un héritage au décès d'Anna. Pourquoi n'a-t-il jamais rien reçu ? A-t-il été spolié ? A son avis, la marraine s'est servie, ce qui expliquerait son côté rebelle. Plus tard il a eu entre les mains le livret de famille avec

l'inscription «mariés sous contrat». Les Palmieri se sont montrés surpris qu'il connaisse l'existence de cet acte. Mais les deux notaires de l'époque avaient eu le temps de mourir, de remettre leur étude à un tiers qui a refusé tout dialogue. Mauvaise piste finalement.

La vie à Aix passait aussi par l'école. Un chemin difficile, semé d'embûches et de retards. Si bien qu'à quinze ou seize ans Jean-Pierre abandonne tout espoir de décrocher un baccalauréat. Mais c'est un athlète, il court, court, court sans arrêt, s'entraîne, joue au football, jongle et shoote des deux pieds. Parallèlement il rencontre Monsieur Parret, un retraité des chemins de fer, d'une gentillesse extraordinaire, très cultivé. Ce monsieur avait travaillé pour la compagnie Paris-Lyon-Marseille (PLM) avant la création de la SNCF; c'était un gagne-pain parce qu'il aurait aimé être instituteur. Jean-Pierre va donc devenir son élève contre quelques services et menus travaux. Ensemble, ils étudient la comptabilité, le français avec le vocabulaire, la grammaire, la dramaturgie. Un blocage est levé. Jean-Pierre aime les mots, sa mémoire est excellente ; il apprendra les classiques, fera du théâtre en amateur à la Comédie de Provence. Pour se payer les cours, il travaillera à l'Archevêché où se donnent les spectacles lyriques ; il changera et animera les décors d'opéra. Un autre blocage est levé. Sa vie durant, il sera un brillant autodidacte, même s'il revient de loin et qu'il en porte la charge, la honte aussi.

Sans titre, à dix-huit ans, Jean-Pierre se trouve dans une impasse. Devancer l'appel semble la meilleure solution. Mais un obstacle demeure peut-être : sous un cerisier, il ne distingue pas la couleur des feuilles de celle des cerises. L'armée qui, en 1959, a besoin d'hommes pour le maintien de la paix en Algérie française, lui ouvre les bras malgré le daltonisme, le sauve. Il passe une visite

médicale à Toulon, des tests psychotechniques et d'éducation physique à Brest, quelques mois au Centre de Formation Maritime de Hourtin, près de Bordeaux; prend sa place dans l'équipe de football du centre et devient fusilier marin, comme Philippe Kieffer qui débarqua le 6 juin 44 sur Sword Beach, comme Jean Gabin et Alain Delon avant lui.



18 mars 2020

C'est la plateforme pédagogique officielle elle-même qui s'effondre sous la masse des messages et des données échangées. Les directives qui nous rejoignent ne correspondent déjà plus à ce que nous expérimentons. La réalité résiste à la bonne volonté de tous. On se cogne à l'absurdité, confinés mais encore trop agités.

De bruyantes compulsions excitent le voisinage. Le Karcher a décapé terrasse, mobilier et stores tout l'après-midi.

Ce soir, même éteinte, la télévision crie ton nom : Coronavirus. Un nouveau visage, un crâne lisse, hante nos pensées, une voix calme et sans concession, de l'allemand au français, nous exhorte à la responsabilité. Nous apprenons à vivre avec Daniel Koch de l'Office fédéral de la Santé publique, chef de la division des Maladies transmissibles. Monsieur Covid-19 en Suisse pouvait-il s'appeler autrement ? Pour lutter contre les bactéries et les virus qui affectent les poumons, les Koch semblent prédestinés : Robert puis Daniel.

Je ne peux pas m'empêcher d'imaginer le reflet d'Anna derrière les intubés de nos soins intensifs. Y a-t-il eu quelqu'un pour lui tenir la main quand tout espoir a été perdu ? Quelqu'un pour l'écouter hurler sa douleur de laisser sans maman un petit garçon de deux ans ?

J'avais cet âge quand nous avons passé en famille des vacances à Hauteville. Ma mère, enceinte de ma sœur, avait organisé ce séjour dans un hôtel avec piscine dont les exploitants étaient un couple d'amis. J'y ai mes premiers souvenirs, sur la langue l'empreinte acide des cornichons que j'allais voler en cuisine. Les images sont

moins fiables puisqu'elles trouvent appui sur les photos collées dans les albums. Papa et moi dans la piscine, puis étendue dans l'herbe parmi les linges et les jouets, starlette aux chapeau et lunettes de soleil, maman au loin à l'ombre des arbustes.

Aucun de nous ne pouvait alors se douter que nous séjournions à côté du sanatorium où Anna était morte trente-et-un ans plus tôt. Il faudra même attendre le tournant du millénaire et les soixante ans de Jean-Pierre pour que nous le découvrions au travers des deux lettres d'Anna à la Mémé Jeanne. Des mots tracés sur le papier par la main de celle dont nous connaissions à peine le visage et le léger sourire du jour de son mariage. Des mots inquiets, affectueux, reconnaissants, fatigués et incertains. Les derniers peut-être. *Prendre patience et suivre son destin*, écrivait-elle le 7 janvier 43.



«Le Soldat n'est pas un homme de violence. Il porte les armes et risque sa vie pour des fautes qui ne sont pas les siennes. Son mérite est d'aller sans faillir au bout de sa parole tout en sachant qu'il est voué à l'oubli.»

Antoine de Saint Exupéry, Terre des hommes

30 mois et 28 jours

L'armée avait pris Jean-Pierre, valorisait ses talents sportifs, lui offrait des occasions d'amitié. Les copains venaient des quatre coins de la France, de milieux sociaux différents, ils n'avaient pas le même accent ni la même éducation. Certains étaient volontaires, comme Jean-Pierre, ils avaient devancé l'appel avant que cela ne devienne une obligation et empochaient une prime de 50'000 anciens francs. Cette prime, lui n'en a pas vu la couleur, il pense que Margot s'est servie. A son retour d'Afrique du Nord, le carnet d'épargne était vide. Mais il a l'impression d'une compensation aujourd'hui puisqu'il touche une petite retraite de l'armée, versée tous les six mois par le consulat général. Il apprécie cette reconnaissance de l'État, même tardive. Elle se traduit aussi par les diplômes ou attestations encadrés dans sa chambre à coucher. Il a mis quarante ans avant de réclamer ces documents, car longtemps il a considéré que ces 30 mois et 28 jours ne faisaient pas vraiment partie de sa vie. Il n'y avait rien à en dire, puisqu'il avait mis trois ans à les oublier, trois ans de cauchemars. Il n'y avait rien à en dire, parce que tout n'avait pas été négatif non plus et qu'à force d'ambivalence les souvenirs se neutralisent et finissent par s'effacer, faute de pouvoir être intégrés.

A dix-huit ans, mon père s'en fout de l'Algérie française, de ce que cela représente pour ceux qui y sont nés, il ne s'engage pas pour défendre une cause. Il n'a pas conscience non plus des enjeux politiques qui compliquent la tâche des militaires et ne tarderont pas à diviser l'armée comme ils divisent la population. Jean-Pierre est content de servir, c'est tout. D'ailleurs on ne parle pas de guerre mais de maintien de l'ordre. Avec le recul, il n'irait plus se battre dans un pays sans connaître les tenants et les aboutissants, s'alourdir la conscience à la place de ceux qui tirent les ficelles.

En tant que fusilier marin, il est rattaché à une demi-brigade vouée au combat sur terre. Il n'a pas voulu être embarqué sur un aviso² ou un dragueur de mines. Et puis cela s'est passé comme ça. Le bateau, qu'il ne supporte pas bien, sera réservé au trajet entre l'Algérie et la Métropole. L'aller sur le *Ville d'Alger*, le retour sur le *Ville d'Oran*, entre-deux une permission de douze jours qui portent à six le nombre de voyages en mer.

En 1959 Jean-Pierre embarque donc à Marseille et vit une première fois la traversée, dans la tempête à fond de cale, sans matelas, dans le vomi et l'odeur du pain à l'anis. Comme une bête. Les civils se trouvent plus haut, au 2e ou au 1er sous-pont. La distinction est stricte, l'expérience différente. Dire qu'il traverse pour aller maintenir l'ordre de l'autre côté de la Méditerranée ne

² Un « bâtiment léger conçu pour les missions lointaines, l'escorte, la protection des côtes et la lutte anti-sous-marine » (dictionnaire Larousse).

revêt pas sa mission d'une grande valeur. On est en train de lui refuser le statut de combattant, comme s'il allait se contenter de faire la garde et d'hurler quelques sommations, comme si les Arabes qu'il allait tuer étaient d'avance occultés.

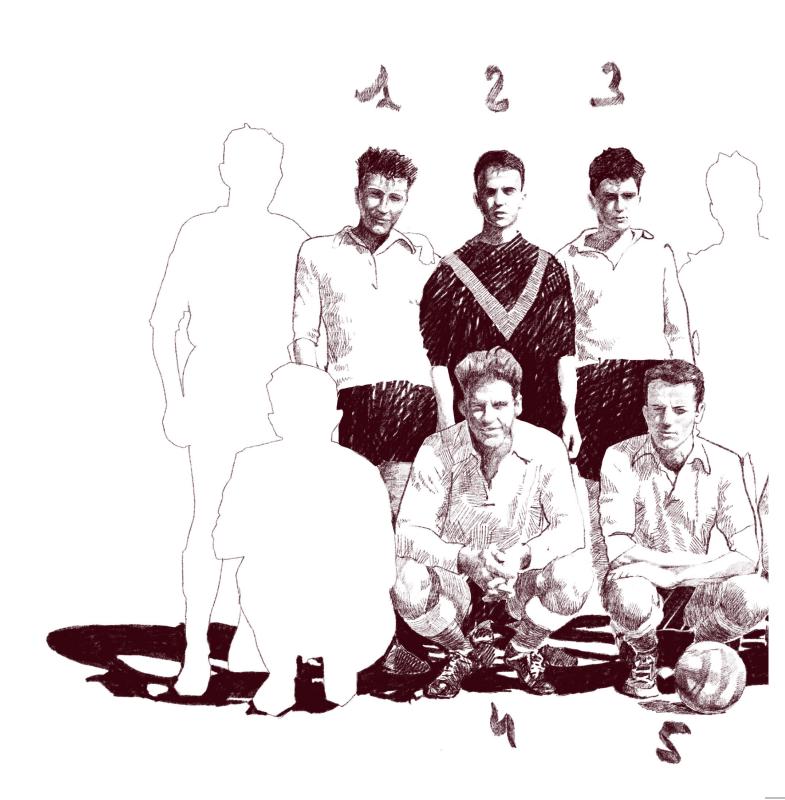
D'Alger ou d'Oran mon père a peu de souvenirs. Très vite il se retrouve à Mers el Kébir (Golfe d'Oran), base navale et port militaire, puis à Bizerte (Golfe de Tunis), base aéronavale. La France conserve cette base dans la Tunisie dont elle a pourtant reconnu l'indépendance en 1956, sous prétexte du maintien de la paix et en dépit des pressions et refus du Président Habib Bourguiba. Ce dernier considère la présence de l'armée française comme une atteinte à la souveraineté de son pays ; son cœur bat au côté du grand frère algérien, mais il ne peut prendre ouvertement sa défense sans remettre en jeu sa propre victoire politique. C'est à cheval entre ces deux bases militaires, entre deux États aujourd'hui indépendants que Jean-Pierre va donc recevoir son instruction, se préparer à l'opérationnel.

Le parcours du combattant, c'était pas du gâteau! Malgré le cadre très dur, il se sent chouchouté, car il est sélectionné marine en vertu de ses capacités exceptionnelles : d'une grande souplesse, il jongle et tire des deux pieds même avec un mouchoir sur les yeux! Le vendredi soir ou le samedi matin, on vient le chercher en hélicoptère (privilège normalement réservé aux officiers supérieurs) pour les matchs inter armée. Dans ces circonstances, les footballeurs ont tant à manger qu'ils peinent ensuite à courir! Sur le terrain ou parfois au but, Jean-Pierre se bat pour la marine à laquelle il est rattaché, contre la Légion, l'armée de terre et l'armée de l'air.

Ces tournois se tiendront durant toute la durée de son engagement.

Ils donnaient lieu à de grandes rivalités. À croire que l'armée promettait à Paris un galon aux gradés qui remporteraient le championnat en Afrique Nord! Jean-Pierre et ses coéquipiers gagneront la coupe en 1960. Il se souvient que les bureaux des officiers, cette année-là, affichaient une photo de lui en plein vol. Être détaché pour jouer au foot, signer des dédicaces aux enfants avant de rejoindre les vestiaires, ça permettait de relâcher la pression, de penser à autre chose. On le libère donc et quand il réintègre la demi-brigade, c'est pour apprendre que le petit gars qui a monté la garde dans les champs d'oliviers a été retrouvé avec un couteau dans le dos, parce qu'il s'est assoupi.

D'autres matchs seront aussi organisés contre des clubs algérois, tunisiens. Les Arabes qui avaient de très bons footballeurs amateurs défiaient les équipes de l'armée française, les invitaient à partager le thé, des fruits, des loukoums. Ce n'étaient plus des *Bougnouls* mais des gens qui avaient un cœur, une vie, une famille, même si le lendemain ils prenaient le maquis, brandissaient le couteau du rebelle et s'en allaient rejoindre les troupes de l'ALN (Armée de Libération nationale).



1 - Muzella. CFA Hyers 2 - Tarie A.S Aix 3 - Potim. e. H Brest n. Robert. N.J. Troys 5-chawbolt. Angers 6- Salley - Roven

La guerre de Jean-Pierre se déroule surtout en Tunisie, devenue base arrière pour le Front de Libération nationale (FNL) et son armée (ALN), ou le long de la frontière algéro-tunisienne. Elle consiste à capturer les fellaghas partis se former en Tunisie au moment où ils s'apprêtent à repasser en Algérie, pour aller se battre en embuscade contre l'armée française, notamment dans les Aurès. De Bizerte, il embarque sur un LCM (Landing Croft Mechanized), une péniche de débarquement semblable à celle que l'on associe aux plages normandes du 6 juin 44. Cap sur le Golfe de Gabès. À Djerba, quand la porte du LCM s'ouvre, l'opération commence, il faut ratisser le périmètre : monter, descendre, passer à travers, jusqu'à Tataouine où George Lucas n'a pas encore tourné la Guerre des Étoiles; poursuivre en direction des lignes Challe et Morice, barrage de barbelés électrifiés installés par l'armée française entre l'Algérie et la Tunisie. C'est son fief de combat, une guerre de sable. Un coup de sirocco et les grains s'immiscent partout, jusque dans les boîtes de corned-beef, du moins c'est l'impression dont il se souvient.

Les fellaghas capturés sont gardés par un détachement du bataillon avant d'être placés dans un camp de l'armée. Leur identité et leur affiliation éventuelle doivent être vérifiées. Jean-Pierre n'a jamais su ce qui arrivait aux prisonniers. A une exception près, un matin dans le Sud tunisien. Un gars plus âgé a rejoint leur bataillon : Doumé L., c'est son nom. Il garde ses distances, regarde les autres en penchant le buste, de profil, et d'un léger mouvement de tête leur plante un regard par en dessous. Sa posture déjà transpire le crime, et il vient de trouver de quoi satisfaire la fange dans laquelle il évolue. Alors qu'il est de garde, que la nuit bientôt devrait se dissiper, il mitraille les prisonniers dans le tas. Quarante corps

tombent, troués, percés, contorsionnés. Tous des civils en passe d'être libérés. La fange est partout au lever du jour ; elle souille ceux qui regardent bien au-delà de la disparition du tueur, que l'armée évacue quelque part avec sa mauvaise conscience.

Les interrogatoires à la gégène, Jean-Pierre ne les a pas connus. Les solutions au couteau, non plus, quand on enlève les ongles en passant une lame ou un cure-dent dessous, comme en Indochine; ça fait un mal atroce. Il ne sait pas s'il aurait été capable de faire ça... Son premier mort, c'était de nuit, pas de souvenir précis, pas de haine. S'il ne tirait pas, il y passait; mieux vaut attaquer que de se faire attaquer. La Mat 49, petite mitraillette avec son chargeur de trente-deux cartouches, s'enrayait souvent au lieu de produire ses rafales et ne dispensait pas toujours du combat rapproché. Il disposait aussi du Lebel, un fusil avec un viseur manuel dont la portée, s'il s'agit de tuer, n'excédait pas deux cent cinquante mètres. Parfois quand une zone s'avérait très dangereuse, son bataillon pouvait compter sur l'aviation pour nettoyer la zone avec des bombes.

Il a cru à cette histoire du maintien de l'ordre, mais la France a déconné. On lui a donné des grenades offensives, montré la goupille, expliqué les sept secondes qu'il reste avant que ça pète, le rayon d'action de cent mètres ; on lui a donné de la dynamite aussi. Une invitation à jouer au cow-boy, à ne penser à rien d'autre. Sur le moment, il s'agit de ne pas mettre en danger la vie des copains. Et ceux qui donnent les grenades et la dynamite auront disparu quand, seul, il se posera des questions, luttera pour se débarrasser des images, des bruits, des odeurs. Il a vu des trucs abominables. Les légionnaires, qui les devancent sur le terrain, ouvrent les mechtas, saccagent tout, les femmes, les enfants,

les vieux ; ils entrent dans les gourbis, rasent tout, envoient leurs grenades par crainte du fellagha qui les attend peut-être avec le fusil mitrailleur ; alors ils bousillent d'avance et puis ils s'en vont en sifflant, en mangeant leur sandwich. C'est déroutant, c'est de la charognerie, c'est de la boucherie!

Il ne sait pas si un père peut dire à sa fille qu'on a émasculé des Arabes avant de les enterrer face contre terre. Pourquoi ? Pour les priver de paradis.

Sur les diplômes qu'elle délivre, l'armée ne parle pas de ça, de la guerre intime et indicible que se livrent la mémoire et la conscience du vétéran. Elle offre le baume de la reconnaissance à ceux qui peuvent s'y raccrocher. Et franchement, cela fait du bien de se rappeler que l'on n'a pas déconné tout seul, qu'on a même à son compte quelques exploits personnels. Jean-Pierre a reçu deux médailles et trois citations. Il a sauvé une dizaine de camarades qui allaient être surpris par les fellaghas, alors que leur tour de garde touchait à sa fin. 23h15, les copains récupéraient, buvaient le café avec ceux qui les rejoignaient depuis d'autres secteurs. L'ambiance était calme, joviale. Mais dans le sable, les fellaghas avaient commencé à ramper. Était-ce un exploit, se demande Jean-Pierre, de tirer sur ces gens équipés d'un sabre ou d'un couteau, assez long toutefois pour atteindre le cœur? Quoiqu'il en soit, c'est dur de perdre des copains de dix-neuf, vingt ou vingt et un ans, des garçons qui étaient attendus quelque part. C'est bon de savoir qu'il a contribué à en préserver quelques-uns.

Dans la marine, on mangeait mieux que dans les autres corps de l'armée. C'était la théorie. Dans la pratique il n'était pas aisé pour le cuisinier breton, lui-même sous-officier de carrière, de suivre le bataillon en opération : de Bizerte au Sud tunisien, de Tataouine à la

frontière. Soit il se perdait, n'était pas ravitaillé ou prenait du retard. Sans GPS, sans portable, les hommes étaient difficiles à localiser, et les radios devaient être utilisées avec la plus grande précaution à cause du risque de captations des ondes. Ainsi le bataillon est parfois resté trois ou quatre jours sans cuisinier. Il fallait alors se rendre chez l'habitant qui donnait du lard, des lamelles de gras, pas du halouf (cochon) bien sûr ; ce devait être de l'agneau. Pour la viande, il y aura une meilleure solution. Au prochain passage par Bizerte, ils sont plusieurs copains à s'acheter une carabine à plomb. Ça fait pas de bruit. Ils peuvent tirer des colombes, des tourterelles, les griller, les manger avec les oranges amères qu'ils cueillent ici ou là. Quand le Breton, un type charmant, arrive enfin en Jeep avec sa cuisine ambulante, il prépare de la purée, des flageolets ; ce qui améliore l'ordinaire des boîtes de corned-beef et des galettes, si dures que les dents souffrent.

Ainsi, les copains n'ont pas eu faim, mais ils ont manqué de vitamines et attrapé des amibes. Jean-Pierre se souvient du scorbut et des diarrhées de huit jours! Ils sont nombreux à être rentrés avec des problèmes aux reins ou aux intestins, des maladies vénériennes aussi... Ensuite ils se sont perdus de vue, n'avaient plus rien à partager. Qu'auraient-ils pu se dire?

Selon mon père l'anecdote qui tue la romance de l'armée c'est celle des Corses devenus gangsters pour le compte de l'OAS (Organisation de l'Armée Secrète).

Nous sommes à la fin de l'année 60. La politique du général de Gaulle divise les Français. Certains croyaient avoir été compris et soutenus dans leur attachement à l'Algérie française. Ils sont nés outre Méditerranée dans des familles implantées sur ce sol depuis plusieurs générations, depuis plus d'un siècle. On va les

appeler les Pieds-noirs dans la presse de la métropole, afin de les dénigrer, avant qu'eux-mêmes, *les Africains*, se saisissent de cette appellation. Ils sont chez eux en Algérie, tous leurs souvenirs sentent cette terre-là et rayonnent de sa lumière. Ils ne sont pas particulièrement aisés mais ils profitent, parfois malgré eux, d'un statut dangereux fondé sur l'inégalité. Minoritaires, ils freinent l'évolution de la société coloniale par peur d'accorder plus de droits aux indigènes musulmans qui les surpassent en nombre. De Gaulle a lancé son référendum sur l'Autodétermination de l'Algérie, il mène dorénavant une politique de décolonisation. Les Pieds-noirs peuvent se sentir trahis et le manifestent. Au-delà de leurs intérêts, ils sont menacés dans leur identité, leur enracinement, que celui-ci soit la conséquence du colonialisme et qu'à ce titre il puisse être remis en question ne change rien à leur douleur.

La mission de l'armée se brouille aussi. Elle a été mobilisée pour maintenir l'ordre dans une colonie, réprimer les nationalistes algériens du FLN, chasser les rebelles qu'elle nomme fellaghas. Elle a subi des pertes et ses hommes ne doivent pas être morts en vain. La politique algérienne que mène de Gaulle, ses négociations avec l'ennemi, sème le doute, voire la colère parmi les hauts gradés qui sont tentés de conduire leur propre guerre. Ils en ont les compétences! Quatre généraux d'envergure préparent leur putsch d'avril 61. Une partie de l'armée française leur portera allégeance. Le putsch échoue. De Gaulle met les généraux hors-jeu et interdit aux soldats d'obéir à leurs ordres. Challe et Zeller ne tardent pas à se rendre, mais Jouhaud et Salan rejoignent l'OAS!

En France, parents de soldats, étudiants, intellectuels, ouvriers, patriotes, nationalistes, choisissent leur camp. Quelques-uns se radicalisent, ne semblent plus craindre la violence, la revendiquent,

adoptent l'arme de l'ennemi : les attentats. On va mourir désormais en métropole comme en Algérie sous le feu de l'OAS. Les objectifs de l'Organisation sont clairs : défendre l'Algérie française par tous les moyens et empêcher les politiques de négocier avec le FLN.

Ainsi l'armée se trouve gangrénée par l'OAS. Jean-Pierre raconte que ses membres arrivaient la nuit tous feux éteints et donnaient des renseignements sur les mouvements des fellaghas. Ces gens étaient dangereux, ils tuaient sans sommation, pour rien. Par ailleurs, ils utilisaient le réseau de communication de l'armée, si bien qu'il était difficile de savoir d'où venaient les ordres reçus par talkiewalkies... Le demi-bataillon de fusiliers marins auquel mon père est rattaché a dû exécuter des ordres de l'OAS, c'est certain. Ces gens avaient besoin d'argent afin de financer leur guerre dans la guerre.

C'est ici que les Corses entrent en scène. Avant de constituer un commando spécial, ils ont fait partie du même bataillon que Jean-Pierre. Mais du jour au lendemain, ils sont arrêtés, menottés et disparaissent sans explication. Quelque chose s'est passé, de l'ordre du secret absolu. Puis un jour, dans le désert, avant d'arriver à Tataouine où les hommes du commando sont censés purger leur peine boulets aux pieds, Jean-Pierre tombe sur une tente d'où s'échappent des mots en corse. Accidenti! Étonnant, ce sont eux! Il reconnaît ses compatriotes, sans menottes, sans boulets. Une nouvelle va finir par arriver et mettre les faits en perspective: la banque de France en Algérie a sauté à la dynamite et à coup de grenades offensives. Onze milliards ont été dérobés. Pour Jean-Pierre, il y a eu partage entre l'OAS et les Corses-gangsters qui ont pu plier la tente, quitter le désert, acheter une vie paisible en Amérique du Sud. De Gaulle a bâché. Et ça on ne le trouve pas

dans les livres! Trop forts ces Corses!

L'exil doré des gangsters annonce le compte à rebours : les cent derniers jours de service avant la démobilisation. Fin juillet 61, Jean-Pierre est libéré de ses obligations militaires. Ça se crie : «La quille bordel !». Et ça se vit surtout. Il réalise que l'armée l'a coupé de beaucoup de choses, qu'il a beau être habile de ses mains, il ne sera jamais chirurgien. Avec le football et les amitiés fortes, l'armée lui a donné le meilleur alors qu'il était dans une impasse, l'élan nécessaire pour entreprendre une formation. En rusant et par chance ou revanche, il pourra passer par le CREPS (Centre Régional d'Éducation Physique et Sportive) d'Aix-en-Provence, décrocher un diplôme d'État et exercer comme professeur d'éducation physique et sportive.

Il n'a pas vingt et un ans et devant lui trois ans de cauchemars encore à surmonter. Il se réveillera la nuit en sueur froide avec au ventre la peur de mourir, à cause de la Mat49 et des balles qui ne partent pas, ni coup par coup, ni en rafales. Il appuie pourtant mais les balles tombent du canon sans force.

Sa guerre d'Algérie il ne l'avait jamais racontée avant. Qu'est-ce qu'on aurait pensé de lui ?

Il espère que je ne suis pas trop déçue...



19 mars 2020

«Recommandation du Conseil fédéral : restez à la maison, en particulier si vous êtes malade ou si vous avez 65 ans ou plus. Sortez uniquement si vous devez aller travailler et ne pouvez pas travailler à domicile, ou si vous devez aller chez le médecin ou à la pharmacie, ou si vous devez acheter de la nourriture ou aider quelqu'un. Le Conseil fédéral et la Suisse comptent sur vous !»

Nous sortons donc par devoir, faisons les courses nécessaires. Pour la plupart d'entre nous, le coronavirus ne représente pas une menace vitale et nous n'avons aucune raison de céder à la peur. Le semi-confinement est destiné à protéger le système de santé et la capacité de prise en charge des patients en soins intensifs ; il ne met pas hors-jeu notre immunité, ne se substitue pas à nos propres défenses biologiques. Ce qui n'empêche pas les gens de déclencher toutes sortes de réflexes sécuritaires, bien ancrés dans nos héritages par les épreuves individuelles et collectives d'un passé récent. Ce n'est pas la guerre, il n'y a pas de pénurie à craindre, mais il arrive que nous nous trouvions face à des rayonnages dévastés.

La solidarité ne vient qu'ensuite, quand nous avons récupéré des pensées et un peu d'empathie à l'égard de ceux qui souffrent vraiment, patients et soignants, travailleurs sous pression, populations précarisées par l'absence brutale de revenus. Or qu'estce que la solidarité si elle consiste seulement à tourner autour de nos nombrils, sur nos balcons, au bruit de quelques applaudissements pour ceux qui œuvrent à la survie des plus atteints ? De quoi ces

enregistrements dans nos smartphones seront-ils la trace? En ferons-nous l'histoire puisque les téléjournaux nationaux leur offrent une tribune quotidienne?

En attendant, nous sommes nombreux à déposer les sacs de commission sur le palier d'un proche âgé sans oser le caresser, ni l'embrasser, ni nous attarder. Surtout ne pas prendre l'ascenseur pour ne rien toucher avec les doigts. Nous parler dans la cage d'escalier et entendre quelqu'un tousser derrière la cloison. Ne pas trop nous soucier de cette toux puisqu'on préconise d'éviter toute consultation avant que les tableaux ne se décrochent. Sortir un chien dans notre quartier et nous arrêter à bonne distance pour parler avec un voisin, avant de nous réfugier à la maison-bureauécole-sanatorium. (Re) découvrir les petits marchés de produits locaux où l'on paie par Twint. Perdre notre temps à tenter de commander par Internet ce qu'on n'a plus envie d'aller acheter, ou qu'on ne trouve pas au supermarché. Chercher les codes que l'on a oubliés. Nous voir refuser notre panier en raison des difficultés de livraison. Patienter comme tout le monde, mais cela n'a pas la noblesse d'un destin.

De quoi manquons-nous vraiment? De solutions hydroalcooliques afin de nous désinfecter dix fois par jour et, avec nos mains, le levier de vitesses, le volant, les boutons et la portière de la voiture, les poignées des portes de nos maisons et celles des caddies au magasin; de masques; de liberté, de réflexion, de cœur. «Je refuse le vide des formules verbales qui font couler, inutilement, à torrents, le sang des hommes.» Antoine de Saint Exupéry, Écrits de guerre

l'enlèvement

Quitter l'Algérie et se battre pour laisser derrière soi la guerre, comme une parenthèse que l'on referme, un creux en soi que l'on s'attachera tantôt à ignorer tantôt à combler, mais un vide sans fond d'où monte l'écho des premières blessures.

Le voyage de retour a d'abord semblé sans histoire. Le *Ville d'Oran* glisse sur une Mer d'huile ; la vie avec les souvenirs qui restent en surface ni ne se mélange ni ne rejoint les profondeurs. Tout est suspendu.

L'Odyssée commence au port de Marseille. Jean-Pierre débarque avec deux autres camarades. Ils ne se savent pas attendus. Ils le sont. Sur les quais, des barbouzes se présentent :

- OAS, aimerions vous parler.
- Ouais, si on peut vous aider dans les grandes lignes...

Mais les barbouzes ne plaisantent pas !

On leur met des sacs sur la tête, on les embarque de force dans une voiture, puis ils sont séquestrés séparément. Jean-Pierre est amené dans un appartement insalubre. Les bruits, les odeurs, la proximité de la Mer laissent penser qu'il se trouve dans le quartier du Panier, cœur historique de la ville. À cette époque, c'est un lieu mal famé, repère de truands, de prostituées, porte d'entrée des immigrés, des clandestins. Les ruelles étroites ont perdu la dignité de leur origine antique : ici *Massalia* se moque des lois de la République!

La détention dure trois jours qui pourraient être trois semaines. Il a fallu jouer au con pour s'en sortir. Jean-Pierre prétend ne pas connaître l'Organisation, ne montre aucun intérêt à en faire partie, n'a pas de compte à régler avec la Métropole, aucune ambition, aucune compétence à faire valoir. Même si les barbouzes insistent puisqu'il a exécuté certains de leurs ordres en Afrique du Nord, la violence reste psychologique. Lorsque les ressorts de l'intimidation s'usent, les geôliers finissent par abandonner le jeune homme plus ou moins attaché sur une chaise. Une fois seul, pas besoin d'être très malin pour s'apercevoir que les liens sont faciles à défaire. Pas un hasard si sa valise et son sac militaire sont à côté de lui. Le message est clair, il peut partir. Jamais mon père n'aura de nouvelles de ses deux camarades, jamais plus il ne sera abordé par l'OAS.

Avec le recul des événements, il aura une idée assez précise du genre de missions auxquelles il aurait pu être mêlé: poser des bombes, assassiner, commettre des attentats contre des préfets, des maires, des juges, des politiques, contre ceux qui étaient en train de brader l'Algérie française, contre le Général de Gaulle luimême.

Libéré, Jean-Pierre prend ses affaires et s'en va. Encore choqué par ce qui vient d'arriver, il ne porte pas attention au lieu qu'il quitte, n'enregistre rien de précis dans sa mémoire. Mécaniquement il marche et rejoint la gare Saint-Charles, en se retournant souvent pour savoir si on le suit. Dans le train, il se dit qu'enfin, comme

tous les Aixois, il va pouvoir arpenter le Cours Mirabeau de long en large, s'arrêter sous les platanes et revoir des amis d'enfance. Alors il commence à imaginer sa vie, un métier.



«D'où suis-je? Je suis de mon enfance. Je suis de mon enfance comme d'un pays.» Antoine de Saint Exupéry, Pilote de Guerre

l'exil

Nous comptons deux cent six os et six cents muscles. Au CREPS Jean-Pierre a étudié le corps humain et aujourd'hui encore il est incollable sur les questions d'anatomie. Il n'aurait pas eu accès à cette formation sans le passage par les sables tunisiens, slalom entre les coups de couteau, les éclats de grenades et les restants de dynamite. Le sport qu'il peut désormais enseigner sera le métier du survivant.

Deux cent six os et six cents muscles.

Il a étudié et cherché à comprendre aussi, parce que quand tu reviens de l'armée t'es comme un sauvage. Il faut se remettre au diapason de la vie civile. Au théâtre à Aix, des conférences et des débats culturels, sociaux ou politiques, sont organisés ; il en est friand. Et pendant ce temps, tous les jours, des milliers d'Arabes débarquent à Marseille pour venir faire leur vie en France... Ceux que la guerre a séparés d'un côté de la Méditerranée viennent de l'autre poursuivre l'histoire, engendrer des enfants, rejouer et panser les blessures. Il y aura quelques belles cicatrices au milieu de grandes infections qui n'ont pas fini de rendre leur pus. Mais Jean-Pierre va choisir d'assister de loin aux mutations de la société française.

Deux cent six os et six cents muscles.

 En Suisse, on engage des maîtres de sport, tu devrais y aller, lui disent les copains.

1964. Il tente l'exil, décroche un stage à Vevey durant un mois, puis un poste à Lausanne. L'inspecteur, Monsieur Louis Perrochon, vient le voir, relève qu'il a un contact extraordinaire avec les élèves. Moins payé qu'un Suisse à cause d'un problème de reconnaissance de titres, Jean-Pierre travaille dans l'enseignement jusqu'au début des années 70 et la naissance de ses filles.

Ce métier lui permet de rencontrer des gens cultivés. Certains le trouvent brillant ; il s'exprime avec l'aisance qui manque parfois en terre vaudoise. Lui ne croit ni à ses talents ni à cette valeur qu'on lui prête, il pense :

- S'ils savaient à qui ils ont affaire!

Parallèlement aux cours qu'il dispense à l'école, Jean-Pierre devient moniteur de gymnastique dans une société lausannoise : La Bourgeoise. Ma mère, Marlyse Grünenwald, une Vaudoise dont la famille paternelle est d'origine bernoise, y a suivi le parcours réservé aux filles, des *pupillettes* jusqu'à la *féminine*. Elle a un corps magnifique, le visage de Sheila, des qualités morales et intellectuelles, une grande timidité. Après un apprentissage de secrétaire, elle a vécu une année à Francfort comme fille au pair et travaille maintenant pour le commandant de police de Lausanne. Automne 65, il tombe amoureux. Souvent elle fera sauter ses contraventions!

L'année suivante le spectacle annuel de la société inspire à Jean-Pierre un texte que Marlyse a longtemps gardé dans ses papiers personnels, par fierté peut-être. Pourtant, ces pages dactylographiées n'ont pas été reçues par les responsables de La

Bourgeoise ; elles n'ont pas trouvé place dans le bulletin qui était alors publié à l'attention des membres. Signe qu'il est difficile de s'intégrer, d'être reconnu à sa juste valeur et accueilli, quand on n'a pas fait ses premiers pas ni grandi sur les mêmes terrains que les autres.

Soirée du 3 décembre 1966

Le Moniteur est lancé par une idée, un exercice et par une musique. Alors, il compose... Il est lancé sensoriellement, nerveusement, intellectuellement, et la soirée prend le départ.

Mais ce qui était écrit, profondément il s'en fiche, comme Goya se fichait pas mal de la marquise de la Salona quand il a fait sa peinture, sinon il n'y aurait pas eu de peinture, il y aurait eu une croûte morte.

Le Gymnaste (ou la) n'est pas un chien dressé qui doit se coucher, avancer ou reculer, au doigt et à l'œil du maître. Il peut s'exprimer tout seul, c'est la gymnastique en action, en inspiration, en mouvement de son propre gré, qu'il doit lui-même inventer, dans la bagarre ou dans le bruit.

Si tout est combiné d'avance, on a, quelles que soient l'ingéniosité et même la création du moniteur, sur le moment, une vague tambouille de roman vaguement réanimé par des lampes et des costumes de couleurs. Si tout est créé dans l'action, on est bouleversé par la production.

Souvenir - Je me rappelle bien la première fois que j'ai vu un spectacle gymnique d'une société, j'étais alerté, puis convaincu, puis, tout à coup désarçonné par la nouveauté ou par le risque des

chemins jetés devant soi, puis totalement requis par ce mélange de désenchantement et de lutte, d'assurance un peu forcée et d'incertitude seulement à moitié tue. Et devant la volonté des moniteurs, leur profond dévouement, j'étais terriblement ému ; oui, je le dis maintenant encore, par un bel acharnement à jouer à corps perdu des cartes mauvaises, puisque même des cartes qui n'étaient pas du même jeu, comme s'ils avaient voulu désespérément faire gagner à tout prix la gymnastique, la cause d'un spectacle, à quoi ils ne croyaient plus.

L'art - C'est l'impression première très émouvante, même pour les néophytes. Du coup on regarde de plus près, on distingue la représentation naturelle, mais inhabituelle de chaque chose, la souplesse des enfants, les gestes élégants des grandes filles que l'on pourrait prendre, dans la perspective, pour un seul bras, les respirations confondues, absentes, soucieuses, pas du tout avec nous, pensant à la suite, alors que le corps ne s'occupe de rien d'autre, tantôt appuyé sur la jambe gauche, puis droite, flexion, courbe légère du corps et une douceur très féminine. Alors on regarde les mains, leurs appuis, leurs formes, on passe de la barre fixe aux parallèles, travail au sol, l'art proprement dit, le style, et l'on découvre pourtant à chaque exercice des artistes prodigieux, résolument personnels, qui ont, en fait, tout modifié, tout interprété à leur guise, mais après, en retrait, en marge, parce qu'ils possédaient tellement leur sujet, leur exercice, qu'ils ont pu rendre leur talent au premier abord invisible : ce qui éclate au premier abord, c'est l'émotion, l'intelligence, la compréhension complète d'un événement qui a beaucoup changé ces dernières années.

Pensées à mes amis et dévoués Moniteurs : Fallert, Rumpf, Gautschi, Schafroth.

Ils plantent en plein désert de grands arbres de vie. Il faut cependant du génie pour déployer et accroître de cette manière les apparences d'un projet qui fait son chemin dans l'esprit, pour répartir dans l'espace les étonnements du spectacle (d'un soir !). Mais quand une soirée est parfaite, elle n'est qu'un tout : rien ne dépasse. Mieux l'on a travaillé moins l'on a envie de parler d'eux. Ils ont tellement concouru (les Moniteurs) à la perfection de l'ensemble que, dans cet ensemble parfait, ils se fondent. – Résultat : on les oublie. On ne parle pas d'eux.

Dans ce cas, je sais qu'ils en souffrent un peu. Ils ne sont pas logiques !!!

Jean-Pierre Taric



Célibataire encore, il a des loisirs. Le Léman devient l'occasion de pratiquer la plongée sous-marine. C'est l'époque où le mésoscaphe construit par Jacques Piccard emmène les visiteurs de l'exposition nationale explorer les fonds lacustres. Par l'intermédiaire de l'ami alsacien avec lequel il plonge, Jean-Pierre va rencontrer la famille Piccard au détour d'une réception à Epalinges. Il a laissé sa vieille VW à l'extérieur de la propriété et s'étonne de voir défiler les invités en Triumph rouge décapotable, MG, Austin-Healey. Il garde ce souvenir comme un premier appel qui lui serait adressé, la promesse d'un eldorado matériel pourtant inaccessible au maître de sport. Jean-Pierre veut réussir, il roulera un jour en Jaguar Daimler, Range Rover, Porsche ou Mercedes. Mais il aura quitté l'enseignement depuis longtemps pour le monde de la vente chez Rank Xerox, puis pour celui des affaires. Il se sera formé au marketing, par correspondance, avec la Harvard Business School. Indépendant, à la tête de plusieurs sociétés, c'est ma mère qui lui offrira des heures de secrétariat.

Il y a eu ce temps heureux et prospère, les années 80. Une grande maison familiale, baptisée *La Capilla*, avec annexe et piscine. Ce doit être dans ce temps-là qu'à Genève, où il a des rendez-vous, il traverse le pont du Mont-Blanc, gare sa voiture avant de longer à pied le quai Turettini. Devant l'Hôtel du Rhône, un homme vêtu d'un élégant manteau bleu marine attire son attention. Jean-Pierre reconnaît cette chevelure épaisse et fuyante le long des tempes. Son pas tout à coup s'arrête, il retient son souffle. À ce moment-là, l'homme ralentit, laisse sa femme le rattraper, puis le devancer, pour entrer la première dans le hall de l'hôtel. Alors ils sont seuls à dix mètres l'un de l'autre, face à face. Dans un regard tout est dit. Tu es Ahmed Ben Bella, chef historique du FLN, premier président de

la République algérienne ; renversé en 65 à la suite du coup d'État de Houari Boumediene, emprisonné puis assigné à résidence, libéré et maintenant en exil. Il est un vétéran de l'armée française exilé en Suisse, comme toi. Puis d'un mouvement de paupière la rencontre vient buter contre le mur de l'histoire.



25 mars 2020

L'angoisse est présente dès le réveil, suite d'une mauvaise nuit et annonce d'une journée manquée. La peur et la détresse que provoque la pandémie, doublées des conséquences politiques, économiques, sociales et psychologiques, je les ressens. Ça touche en moi quelque chose d'archaïque et de profond : l'expérience de la maladie, l'insécurité, l'abandon, la faillite. Autant d'aspects de l'histoire familiale, de mon histoire, d'une histoire largement partagée, qui résonnent un peu plus fort dans cette journée.

Nous sommes si vulnérables et c'est si long de se libérer des souffrances passées. Ne pouvions-nous pas éviter d'en créer de nouvelles ?

Des femmes accouchent dans des hôpitaux en lutte contre un ennemi invisible. Des nouveau-nés poussent leurs premiers cris alors que des aînés, ou des plus jeunes, doivent être intubés de l'autre côté du mur. Ceux qui soignent ressemblent aux liquidateurs de Tchernobyl ou de Fukushima. Beaucoup de pathologies ne peuvent plus être prises en charge. Les suivis médicaux sont suspendus.

Jean-Pierre fait face à une récidive de la maladie de Bowen, un cancer intra-épidermique. Impossible d'obtenir un rendez-vous : son médecin spécialiste a attrapé le coronavirus!

L'humanité il y a quelques mois a pu se sentir responsable d'une catastrophe écologique sans précédent. Quand elle tremble, arrête de s'agiter, se replie dans ses terriers, la nature respire et s'épanouit avec une force et un élan qui la surprennent. La vie est

partout même quand nous côtoyons la mort. Nous ne sommes qu'une infime parcelle de cette vie dont nous avons prétendu être les gestionnaires.

D'où nous retenons notre souffle aujourd'hui, la mort fouille son tribut. A trop vouloir calculer nous voilà en train de jouer avec la disparition de quelques-uns et la souffrance d'un grand nombre.

Serons-nous prêts à changer nos sociétés quand la peur se sera dissipée ? Que serons-nous prêts à abandonner dans l'intimité de nos fonctionnements mortifères ? Saurons-nous choisir avec la vie, la lumière et l'amour ?



«Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie, Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir, Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties, Sans esquisser le moindre geste et sans soupir, [...] Si tu peux conserver ton courage et ta tête Au moment même où tous les autres les perdront, Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire Seront à tout jamais tes esclaves soumis... Et, ce qui vaut bien mieux que les Rois et la Gloire, Tu seras un Homme, mon Fils.

Rudyard Kipling

chasse au trésor

En mars 66 la Mémé Jeanne décède, mais Jean-Pierre ne l'apprend par une lettre de son père qu'une semaine et demie plus tard. Il est privé des obsèques, de l'enterrement, comme il avait été privé du deuil de sa mère. Jamais Marcel ne lui avait parlé d'elle, jamais ensemble ils ne s'étaient rendus au cimetière. L'histoire se répète. Il lui faudra attendre que la concession arrive à son terme pour connaître l'emplacement de la tombe d'Anna. Un moment il voudra faire exhumer ses restes, les brûler, partir en Corse pour répandre les cendres à Castellare di Mercurio où elle est née. Mais il renoncera.

Comme il renoncera à un faux mariage avec une Française qui

aurait été enceinte de lui. Un épisode qu'il reconnaît avoir fait souffrir ma mère, tout à coup écartée, trahie, puis reconquise lorsque la grossesse s'est avérée supercherie et la Française renvoyée à ses parents. Un épisode dont il faudra tout de même tenir compte puisqu'il engendre un divorce et la nécessité de se remarier à l'étranger pour accélérer la procédure.

L'exil devient rempart contre les premiers abandons, les rejets, l'injustice.

Il finit par épouser Marlyse Grünenwald, à l'occasion d'un séjour de circonstances à Londres; puis lors d'une cérémonie religieuse dans la petite église de Buchillon. Il devient père à son tour pendant que Marcel s'abîme dans la maladie. Il aura le temps de lui présenter son épouse et l'aînée de ses filles. Ses plus belles années s'étalent entre nos naissances et nos douze ans.

L'exil se prolonge, avec toutefois une interruption due à de nouvelles opportunités commerciales. Entre 76 et 78, nous vivons dans le Var à Pignans, non loin du massif des Maures, dans une vieille bâtisse de la fin du XIXe siècle qui aurait abrité une communauté de sœurs. La légende voudrait qu'un passage souterrain permette par les caves de rejoindre discrètement l'église dans le village : la collégiale Notre-Dame-de-la-Nativité. Selon mon père, l'installation de la banque sur ce tronçon en a condamné l'usage.

L'exil devient ensuite définitif. Nous rentrons en Suisse dans le village d'origine de notre grand-père maternel, le bourg de Saint-Prothais. Personnage mythique, évêque de Lausanne vers 650, dont la légende raconte la mort dans les forêts du Jura, où il était parti couper du bois pour la construction de sa cathédrale. Après plusieurs transferts, de village en village et de cercueil en

cercueil, il aurait été amené au bord du Lac en un lieu appelé Basuges. S'y trouvait déjà une église dédiée à la Vierge Marie. C'est là qu'il fut enterré. Parce que son corps était devenu si lourd qu'on ne parvint plus à le déplacer. On considéra qu'il s'agissait d'un signe : la volonté du défunt évêque s'exprimait à travers son corps et désignait par là le lieu de sa sépulture. Le Saint retraçait, par son dernier itinéraire, le chemin des hommes et des femmes descendus du Jura pour s'établir sur les rives du Léman. Des siècles s'écouleront avant la fondation du village qui adoptera une forme patoisante de son nom. Et d'autres encore avant que j'assiste éberluée à des fouilles archéologiques. J'allais avoir sept ans et découvrais qu'il y avait des morts cachés sous le sol de l'église. Quel désordre! Tout se mélange, les morts et les vivants, la légende et la réalité, le dedans et le dehors, le passé et le présent. Qu'estce qu'il y avait avant? L'église, le cimetière, ou les ossements de Saint Prothais?

Pour moi, Saint-Prex était surtout le village à la tour de l'horloge, que mon grand-oncle maternel déclinait dans des séries de tableaux et en toutes sortes d'objets, sous-plats, plateaux, etc. Au bas du cadran de l'horloge se trouvent deux devises : «Laissons dire et faisons bien», côté entrée ; «Celui qui veille voit venir l'heure de son départ», côté sortie. L'oncle Eugène habitait donc le vieux bourg et c'est de la fenêtre de son salon que je verrai défiler, un jour glacial de novembre 1985, la Première Dame des États-Unis d'Amérique. Nancy Reagan en rouge et noir, chargée de fleurs, nous salue d'une main gantée en passant sous l'arche de la tour, par la Grand-Rue. Quelqu'un lui a-t-il traduit les devises ? Elle est arrivée en bateau depuis Ouchy, a acheté des croissants et des cœurs-de-France au boulanger Dutoit. Dans quelques minutes, elle prendra place dans

une Cadillac pour réintégrer Genève où son mari rencontre, pour la première fois, Mikhaïl Gorbatchev. Tous sont sortis de scène depuis longtemps... Les époux Reagan ont-ils vu venir l'heure de leur départ ? Quant à l'homme de la Pérestroïka, il veille encore.

Dans l'intervalle Jean-Pierre gagne de l'argent, beaucoup d'argent, et nous en profitons dans cette maison – La Capilla – qu'il a faite construire et n'aurait jamais dû hypothéquer. La villa campe sur une parcelle de deux mille mètres carrés, entre Saint-Prex et Buchillon, avec vue sur le Lac à la hauteur du radiophare, où tournent les avions qui s'en vont atterrir à Genève. Elle porte une belle toiture vaudoise à pan coupé, compte dix pièces dont plusieurs avec mezzanine et espaces dérobés. Nos parents l'ont agencée avec goût et moyens. Les meubles ont été achetés chez l'antiquaire; au sol le carrelage de tomettes provençales, rectangulaires, donne du faste à tout le rez-de-chaussée; une lourde porte coulissante permet d'alterner cuisine ouverte / cuisine fermée ; la moquette dans les chambres et à l'étage apporte du confort (nous aimons vivre pieds nus!); dans chaque salle de bain, il est possible de prendre un bain ou une douche; au soussol se trouvent un carnotzet qui facilite l'intégration au sein de l'élite locale, et une salle de sport toute aménagée avec des miroirs pour surveiller nos silhouettes en mouvement. Je ne parle pas du jardin, de la piscine, de la table de ping pong, du barbecue et des chaises longues où la vie fut un grand jeu, avec des réceptions et des amitiés sincères. En hiver nous skions, invitons des copains pour le week-end, en profitant de notre abonnement de saison et d'une résidence secondaire à Villars-sur-Ollon; pourtant notre père n'aime pas la montagne. Et puis nous partons en vacances en Floride (Cap Canaveral, Kennedy Space Center, Miami Beach,

Sea World, Disney World, Epcot Center), et à New-York, alors qu'un dollar se paie deux francs cinquante.

Sur la plage déserte de Cocoa Beach, ville côtière proche de Cap Canaveral, nous nous sommes baignés sans savoir qu'il y avait une alerte aux requins, comme il y en a souvent en ce lieu prisé des astronautes de la NASA. Nous avions l'habitude que notre père, où que nous soyons, prospecte les agences immobilières. Or après la baignade, nous avons été stupéfaites de le voir en pleine discussion, puis tractation, avec un couple de Canadiens qui lui mettaient sous le nez les plans de bungalows à construire (en style allumettes). Ils sont sympathiques et la fiancée, charmante, a des hanches énormes. Jean-Pierre se demande où est l'arnaque. Il vient d'offrir à sa famille un voyage qui lui revient à seize mille francs suisses; et là on essaie de lui vendre une maison de vacances pour vingt mille dollars, plus dix pour cent de frais à la réservation. Puisqu'il se montre réticent au premier abord, le couple renchérit et propose pour le même prix l'aménagement d'une cuisine à l'américaine. Trop beau pour être vrai! Il cède, se dit qu'il ne risque pas grand-chose à ce prix-là, conclut l'affaire en maillot de bain après avoir retiré l'argent à la première banque. Les jeunes filles que nous étions n'ont évidemment pas compris qu'il ne s'agirait pas d'habiter ce bungalow; ce que par ailleurs elles n'avaient pas très envie à partir du moment où la musique des Dents de la mer a commencé à siffler à leurs oreilles. Quant à Marlyse, elle aurait eu les cheveux blancs à quarante ans si elle avait su que son mari avait regretté de ne pas avoir acheté une dizaine de ces bungalows, au lieu de se contenter d'un seul placement. Oui, parce que ce fut une Success Story cette affaire-là! À notre retour de vacances, Jean-Pierre reçoit un téléphone du Real Estate Local (l'agence) qui

le supplie de louer le futur bungalow. Dès lors, il empoche tous les trois mois un revenu qui s'accumule sur plusieurs années. L'Amérique lui plaît décidément! Un jour l'agence l'avise que son bungalow, très bien situé avec ponton d'arrimage, attire les offres d'acheteurs américains désireux de passer leurs hivers en Floride. Il pose ses conditions pour se garantir un bénéfice d'au moins trente mille dollars. Le courrier postal qui arrive quelques semaines plus tard, avec l'acte de vente, l'ébranle encore; le bénéfice net se monte à soixante-sept mille cinq cents dollars nets, la commission a été payée par l'acheteur. C'étaient les années glorieuses où tout lui réussissait!

Jean-Pierre a donc choisi le business, les plans marketing, les montages financiers, les affaires immobilières, les sociétés anonymes, l'indépendance, les risques. Il s'est fié à son instinct. Bien sûr ce n'était pas toujours raisonnable. Personne ne pouvait le freiner, pas même notre mère qui tentait de maintenir l'équilibre en prophétisant le risque de tout perdre. Très soucieux de faire plaisir, inquiet de ce que les autres pouvaient penser, préoccupé par l'apparence pour racheter ses malheurs, il a fini par confondre l'instinct et l'impulsivité. En se privant du recul nécessaire avant d'agir, mon père a ouvert la porte à l'inconscient qui fustige. Des ombres ont surgi semant des embûches de plus en plus difficiles à surmonter. Il aurait préféré moins bien s'en sortir à la guerre et réussir sa vie professionnelle. Les diplômes militaires encadrés aujourd'hui ne compensent pas la faillite.

Il s'en veut d'avoir perdu *La Capilla*, et avec elle notre bonheur familial, la sécurité, la sérénité, une retraite dorée. Après c'est fini. La conjoncture au début des années 90 est défavorable. Avec un bon avocat il aurait pu peut-être récupérer ce que ses partenaires

commerciaux lui devaient, mais il n'avait plus la possibilité de financer les frais d'une procédure.

Rebâtir l'ouvrage de sa vie, c'est matériellement impossible ! Après le passage des huissiers et les actes de défaut de biens, il faut se débrouiller pour se reloger. Des solutions temporaires apparaissent, quitte à s'enfoncer dans le brouillard du pied du Jura, avec quelques allers-retours à Montréal dans l'espoir de conquérir de nouveaux marchés. Il lui faut beaucoup de force morale pour ne pas sombrer, de longues promenades avec la dernière de ses trois chiennes autour des lieux où ma mère et lui ont tenté de reconstituer un foyer : à Pully, au Bois de Vaux audessus du cimetière de Lausanne, puis à Tolochenaz non loin de la propriété d'Audrey Hepburn. Désormais c'est aussi avec son corps que la lutte prend forme contre les regrets, l'amertume et les ressentiments. La faillite il ne l'oubliera jamais.

Il y a deux ans, lors d'une de mes visites aux Moulins sur la route de Château-d'Œx, au détour d'un voyage dans l'imaginaire, Jean-Pierre se voit comme une pyramide pillée de toutes parts mais qui n'aurait pas livré son ultime trésor. Quelque chose serait enfoui encore...

Le symbole lui est-il inspiré de son passage chez les francs-maçons ? Il figure par ailleurs sur les billets américains d'un dollar. Et si le trésor n'était pas matériel, ni monnayable ? Comment l'atteindre ? Où creuser ? Comment l'extraire ? Doit-on suivre les indications de l'ombre ou de la lumière ? Y a-t-il à l'œuvre un procédé alchimique ?

Qui es-tu mon père?



10 avril 2020

J'ai toujours dans mon porte-monnaie un billet d'un dollar qui m'avait été offert comme porte-bonheur et gage de prospérité. Alors que nos smartphones détournent la plupart de nos transactions et étendent leur emprise sur tous les actes de nos vies — sous prétexte de sécurité sanitaire —, je regarde ce billet telle la trace déjà historique de notre rapport à l'argent.

C'est un sujet sur lequel je me suis souvent opposée à mon père. Nous nous sommes disputés, fâchés, blessés à cause de l'argent. J'ai pu me sentir achetée, il a pu se sentir rejeté et dévalorisé par mon attitude.

Qui suis-je pour lui dire que nous sommes tous les alchimistes de nos vies, que nous avons des souffrances à traverser, à dépasser, à transformer, que l'or de nos métamorphoses ne s'évalue pas en termes de réussites sociales ou pécuniaires ? Je suis sa fille, alors je ne dis rien de cela. De toute façon, j'ignore si je suis moi-même à la hauteur de cette vérité, si j'ai la force de la prochaine mue ! Adulte, je lui ai assez signifié que mes valeurs n'étaient pas les siennes, que le faste dont il était fier m'était indifférent. Je voulais avec lui une relation authentique, c'est tout. De son côté, il avait aimé m'offrir un New-York-Miami et venir me chercher à l'école en Jaguar Daimler, Land Rover, Porsche ou Mercedes. Si j'ai goûté au rêve américain, je n'y ai jamais cru. Jean-Pierre l'a vécu comme une oasis regrettée entre deux déserts.

Malgré nos divergences et avec beaucoup d'assiduité, j'ai cherché mon père, de façon plus ou moins consciente, par le

choix d'une formation d'historienne, puis par celui d'un métier : l'enseignement. Dans les récits de guerre et de violence, dans la souffrance et la résilience extraordinaire des individus pris dans la trame de l'Histoire que j'enseigne à mes élèves. Dans les maladies aussi, je l'ai cherché. Or il est demeuré insaisissable, que ce soit dans l'altérité ou dans la fusion. C'est finalement à travers une comédie romantique qu'il va se révéler davantage...

Lors de ma visite du 13 mars, Jean-Pierre me parle avec passion d'un film diffusé sur Canal Plus, l'abonnement à la chaîne constitue son luxe et lui permet en temps normal de se régaler de football. Il veut que je voie à mon tour ce film pour lui dire ce que j'en pense et me montre son agenda. À la date de ma venue, pour ne pas oublier, il a collé la coupure du programme TV qui annonce Mon *Inconnue* et la référence à un livre qui devrait me plaire, parce que l'auteure, historienne, lui a paru très bien (Anne de Bretagne par Claire L'Hoër). De son côté, il a déjà vu le film quatre fois au gré des programmations de ces dernières semaines (il le verra encore deux ou trois fois par la suite). La manière dont il m'en parle ne laisse pas de doute sur l'importance que revêt à ses yeux l'histoire racontée : «Du jour au lendemain, Raphaël se retrouve plongé dans un monde où il n'a jamais rencontré Olivia, la femme de sa vie. Comment va-t-il s'y prendre pour reconquérir sa femme, devenue une parfaite inconnue?»

– Les acteurs sont jeunes et beaux, ils jouent comme au théâtre, avec justesse, simplicité et beaucoup de fraîcheur, dit mon père.

N'ayant pas d'abonnement à Canal Plus, je commande le DVD dès le retour chez moi. Six jours plus tard j'ai entre les mains la pochette ; sous le titre est inscrite cette question : «Et s'il fallait tout recommencer ?» Si je pouvais lire dans les pensées de mon

père, j'imagine que je tomberais sur ce genre de phrase...

Je regarde le film avec André, mon second mari. D'abord nous sommes un peu surpris par le registre romantique et presque adolescent. Nos intérêts professionnels et culturels nous entraînent généralement vers un cinéma plus sombre. Nous décidons néanmoins de poursuivre et je commence à voir Mon Inconnue à travers le filtre de l'histoire de mon père, de sa relation avec ma mère. L'émotion devient intense, parce qu'enfin je comprends le drame de ce couple qui n'a pu laisser vivre et s'exprimer en même temps le talent de l'un et de l'autre. Le drame de deux êtres tour à tour dévalorisés et en quête de reconnaissance, aux prises avec leurs blessures d'enfance : pour lui l'abandon, pour elle la trahison. Je finis bouleversée parce qu'enfin je comprends que mon père a aimé ma mère, tellement qu'il aurait voulu la retrouver, vieillir auprès d'elle. Et cela fait du bien à la femme de quarante-huit ans que je suis de rétablir dans les larmes le couple de ses parents. Mais surtout, ce qui la touche au plus profond, c'est la découverte de la sensibilité de son père à laquelle elle peut enfin se relier.

Quant au livre de Claire L'Hoër que La Poste me livre le 2 avril, il retrace le portrait d'une femme qui a su prendre sa place dans le monde de la fin du XVe et du début du XVIe siècles. Elle épouse le roi de France l'année même où Christophe Colomb réalise son premier voyage sans comprendre ce qu'il découvre. Anne fréquente donc les puissants et cela n'infléchit pas sa détermination et la réalisation de son propre mythe. Elle a onze ans quand elle est appelée au chevet de son père agonisant. «Pour François II, pas de doute : il faut affermir l'âme d'Anne devant le danger. Elle doit comprendre que peu importent son âge et son sexe, ne compte que ce qu'elle représente. A-t-elle du reste jamais été une véritable

enfant ? Elle n'est pas une personne ordinaire. Elle incarne une idée : celle de l'indépendance d'un pays, d'une terre, d'une nation. Devant la fillette tremblante, le père prononce les paroles qui résonneront pendant toute sa vie dans la tête d'Anne : "Promettezmoi : jamais vous n'assujettirez la Bretagne à la France." Son père va mourir en public, la cour attend ses paroles, le serment doit être prononcé à voix clairement intelligible. Inutile de pleurer ou d'hésiter. Une partie de son avenir se joue maintenant. Anne rassemble ses forces, se redresse et jure avec toute la solennité que requiert cet instant. Par ce serment, elle prouve ce dont elle est capable. Jamais elle ne l'oubliera³ .»

En découvrant ce personnage de femme, de mère mais d'abord de fille, je ne peux m'empêcher d'y décrypter une demande qu'aujourd'hui notre père nous adresse à ma sœur et à moi. Nous ne sommes plus comme Anne des enfants, notre vie de femme a déjà un passé de compagnonnages déçus et nous n'avons pas engendré dans ce monde de descendants. Mais il n'est pas trop tard pour couper les chaînes et libérer de nos aveuglements l'héritage paternel, que nous avons longtemps assujetti aux souffrances de notre mère. Nous nous appelons Cécile Anne et Fabienne Jeanne et nous savons aujourd'hui que les femmes peuvent prendre leur place indépendamment de l'homme; pour cela elles puisent dans l'image positive du père qu'elles se sont construite et qui souvent nécessite un travail de restauration.

³ Claire L'Hoër, Anne de Bretagne. Duchesse et reine de France, Fayard, 2020, p. 57.





«T'aimer aura été la chose la plus belle qui me soit arrivée.»

Citation tirée du film Mon inconnue

si toi aussi tu m'abandonnes

C'est dimanche, notre mère, que l'on appelle Maï, a cuisiné toute la matinée. L'odeur qui circule du rez-de-chaussée à l'étage vient nous guider vers la table. Il y a de la purée de pommes-deterre comme un volcan pour retenir la sauce, des flageolets et du gigot d'agneau. On se régale «pour une fois», dit Jean-Pierre. C'est le rituel.

Après le dîner, nos parents, vêtus de leur jaquette en laine de mouton, s'accroupissent au bord de la cheminée du salon pour fumer cigare et cigarette. Nous, on s'éclipse, aspirées par nos jeux et préoccupations d'enfants. Ils ont encore quelque chose à régler, un courrier qu'elle doit lui taper à la machine.

Plus tard, on va se retrouver tous les quatre devant le poste de télévision et la collection de VHS. Puisque c'est mon souvenir, je choisis *Le train sifflera trois fois*⁴, avec Grace Kelly et Gary Cooper, pour le plaisir d'entendre mon père chanter de sa voix grave des paroles qui épousent des vérités insondables :

⁴ Un western (noir et blanc) de Fred Zinnemann, sorti en 1952.

«Si toi aussi tu m'abandonnes Ô mon unique amour, toi! Nul ne pourra plus jamais rien, Non, rien pour moi! Si tu me quittes plus personne Ne comprendra mon désarroi... Et je garderai ma souffrance Dans un silence Sans espérance Puisque ton cœur ne sera plus là! C'est la cruelle incertitude Qui vient hanter ma solitude! Que deviendrai-je dans la vie Si tu me fuis...? J'ai tant besoin de ta présence tu restes ma dernière chance... Si tu t'en vas, j'aurai trop peur... Peur... de ne plus vivre une heure! Si toi aussi tu m'abandonnes Il ne me restera plus rien Plus rien au monde et plus personne Qui me comprenne Qui me soutienne Ou qui me donne simplement la main! Attends! Attends! Demain⁵.»

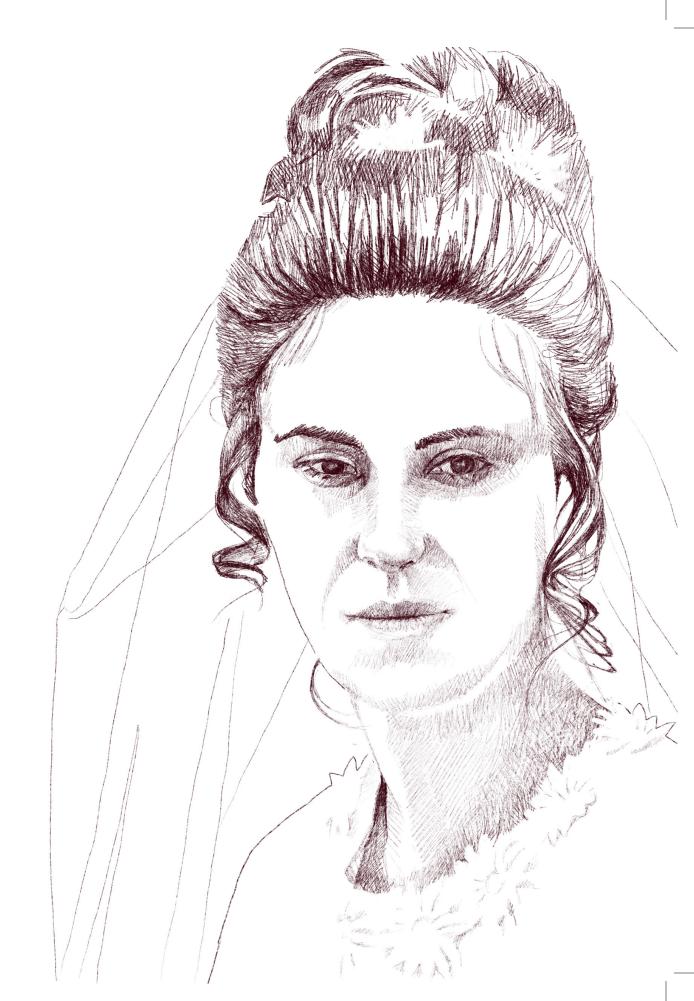
⁵ Version française de la ballade *Do not forsake me, oh my darling*. Paroles d'Henri Contet, interprétation de John William.

Quand la faillite l'aura humilié, quand le vétérinaire sera venu endormir le setter irlandais couché sur mes genoux dans le hall d'une autre maison, lui, l'enfant abandonné, le père que le succès a déserté, dont les filles s'en sont allées vers d'autres hommes plus jeunes, va se résoudre à abandonner celle qui de jour en jour lui rappelle son infortune. Il ne peut plus mentir à sa femme, il n'arrive plus à se construire dans son regard une image de lui qui serait acceptable.

Dans les années 80 à Morges, Madonna la graphologue avait prédit cela, le divorce tardif à l'âge où d'autres prennent leur retraite.

Après une dizaine d'années d'un nouveau compagnonnage dans les Alpes vaudoises, Jean-Pierre vit seul loin du Léman. Il a dû apprendre les gestes du ménage, de la cuisine. Dans les lacs de montagne et les rivières il a durant quelque temps lancé la ligne et été heureux de distribuer à ses visites les belles truites qui avaient gobé la mouche. Mais c'est un leurre, la solitude est pesante au Pays-d'Enhaut, elle rend plus âpre le long combat avec soi-même. Il n'aurait jamais dû quitter Maï. Ainsi il aimerait pouvoir réécrire l'histoire de sa vie, sans la faillite et sans le divorce.







22 avril 2020

Comment sortir de la crise ?

 Nous souhaitons agir aussi vite que possible, mais aussi lentement que nécessaire, a déclaré notre Conseiller fédéral Alain Berset.

La société suisse va vivre la première étape de son déconfinement. Dès le 27 avril, nous irons chez le coiffeur masqués, achèterons de nouveau des fleurs et des plantes pour nos jardins, balcons et terrasses, nous pourrons librement consulter médecins, dentistes, vétérinaires, ostéopathes et physiothérapeutes, toutes sortes d'opérations auront lieu dans les hôpitaux.

J'ai anticipé le mouvement aujourd'hui pour passer la journée aux Moulins auprès de Jean-Pierre. Je lui ai lu «Triste sort» puis «30 mois et 28 jours». Il n'y avait plus sur la table de plan marketing ou financier, ou un projet immobilier dans lequel il aurait placé comme à la roulette tout l'espoir de se refaire. Il y avait sur la table un paquet de Kleenex et bientôt sur les chaises les reliques mouillées de nos émotions déconfinées. Les mots agencés à l'écran de ma tablette passent par ma voix et entrent dans nos cœurs en même temps. De cette danse intérieure des souvenirs restitués, les yeux se font reflet et les larmes lavent le passé dans l'instant qui s'étire, gonfle et pétille. Quelque chose est éclairé. Est-ce cet angle mort d'où vient le malheur que j'évoquais au début de ma démarche ? Peut-être pas encore. Nous ne sommes pas pressés, savourons la rencontre longtemps différée entre deux êtres qui se ressemblent, mais qui ne se sont pas assez regardés ni écoutés

pour réussir à se comprendre.

Les médecins ne semblent pas non plus pressés de reprendre le traitement de ce cancer de l'épiderme qui laisse sur le peigne de mon père des lambeaux de cuir chevelu. Au moins les rendezvous sont pris et apparemment l'urgence n'est pas de mise. La nécessité nous la sentons dans le récit en train de s'écrire bien audelà de l'écran de ma tablette. Nous avons à tricoter plus serrées les mailles de notre relation, parce qu'il y a eu des déchirements et des rebondissements dans l'histoire familiale sur lesquels nos entretiens de 2017 semblent muets.

En juin 2005, lorsque Jean-Pierre a quitté à l'aube la maison de Tolochenaz, Maï dans un demi-sommeil a entendu le grincement de la porte de l'armoire et puis plus rien. Cette armoire faisait partie des meubles acquis à l'époque de leur mariage et les huissiers en 1992 ne l'avaient pas saisie... Elle était vidée maintenant des vêtements de celui qui, n'y tenant plus, fuyait l'échec, l'impasse, et un foyer que la joie avait déserté. Peu importe qui il s'en allait rejoindre, c'est ce qu'il tentait de laisser derrière qu'il a pris la peine de coucher sur le papier. Trois feuilles agrafées à gauche, chacune présente au verso l'impression d'un texte en anglais : il s'agit d'un contrat de *Joint-Venture*. Dans ces pages⁶, Jean-Pierre se raconte d'abord avec quelques distorsions révélatrices de la plasticité de notre mémoire, qui toujours reconfigure le passé au crible du moment ; puis il prend congé de sa femme et de ses filles.

⁶ En réalité il s'agit déjà de la deuxième version, plus courte, d'une histoire d'une quinzaine de pages écrites à l'encre noire au dos d'autres maculatures ; embryon d'un roman, intitulé *Si c'était à refaire*, que Jean-Pierre avait renoncé à écrire quand je me suis décidée à l'enregistrer en 2017.

[...] Le sport, les affaires, la famille que je fonde en 70 avec une femme d'exception qui me comprenait dans ces annéeslà! Fidèle, aimante, rassurante, des qualités de mère avec nos deux filles, font de cette période un temps de bonheur, de joie, de grandes satisfactions, de fierté et d'Amour. Les plus belles années de mon existence.

Les filles grandissent, quittent la maison, volent de leurs propres ailes et nous les voyons de moins en moins. Maï travaille, adopte d'autres regards sur notre couple, et ce changement est dur à gérer, à accepter, à vivre.

Fabienne habite à 1,5 km de la maison, mais ne vient plus nous voir ; Cécile est très occupée avec ses amours compliquées et très perturbantes.

Me suis-je vraiment battu pour éviter cette situation ? Aurais-je dû grandir.... de quelle façon ?

Je n'ai pas pu éviter cette situation, ça c'est une constatation... Mais elle est invivable pour moi qui n'ai jamais eu de vie de famille et qui croyais à jamais en avoir fondée une.

Je me sens seul, sans lendemain, avec des jours à vivre plus noirs que le ciel d'hiver.

Après trente-cinq ans de mariage, comment peut-on en arriver là ? Constat d'échec.

Je décide dès lors de vous laisser vivre, comme vous le voulez, comme si je n'existais plus, abandonné une deuxième fois, mais par les miens, cette fois par ma faute. Je me retire pour ne plus vous compliquer la vie, en espérant que vous n'aurez jamais à vivre un instant pareil, une situation pareille, où l'amour sème avec cruauté, torture de l'esprit, une impression de solitude horrible.

A vous que j'aime, qui êtes tout pour moi, pardonnez-moi et surtout ne me plaignez pas, je n'en vaux pas la peine.

Jean-Pierre

Je me souviens de cette époque où il était pénible de venir à la table familiale, de la télévision qui capturait l'attention de mon père vite lassé de nos discussions, de nos difficultés à retirer les masques, à communiquer simplement, à nous soucier les uns des autres sans nous blesser. Je me souviens des cicatrices sur ma peau, de mon premier mariage qui ne portait pas de fruit, de cette absence de l'enfant que j'attendais et qu'emportaient de mois en mois des flots de sang. Et je me doute que pour chacun de nous, il n'était pas possible d'écouter deux douleurs à la fois, surtout si elles étaient emmêlées dans la même pelote!

Après un bref aller-retour et durant deux ou trois ans, Jean-Pierre ne nous a plus donné de nouvelles ou si peu. Très vite je lui ai écrit une carte qu'il garde précieusement avec les lettres de sa mère. En voici les dernières phrases :

Je sais qu'il faut beaucoup de courage et de force pour accueillir les souffrances qui sont les tiennes.

Je ne veux pas te demander l'impossible. Sache simplement que je suis là, que je serai toujours là pour toi et que tu me ferais le plus merveilleux des cadeaux en acceptant de partager avec moi la vie belle et cruelle qui te travaille de l'intérieur.

C'est donc ce *cadeau merveilleux* que nous nous offrons enfin l'un à l'autre, alors que le monde voudrait nous faire croire que nous embrasser est devenu trop dangereux!

5 mai 2020

Nous avons si peu confiance en l'amour.

Les silences de nos histoires de vie, tout ce que nous pensons devoir taire pour continuer à avancer et à nous côtoyer, finissent par s'agglutiner et former cet angle mort d'où viendra le malheur. C'est une question de temps, mais il viendra dans cette génération ou dans la suivante et parfois encore dans la prochaine. Fatalement, car, ce qui est tu ne peut pas se transformer. Nous préférons parfois que ça nous tue, parce que les mots nous ont déjà trahis. Nous avons souffert des paroles qui résonnent dans la chair, des écrits qui marquent la conscience de leurs empreintes. Entre les silences et les mots galvaudés ou maladroits nous bâtissons notre cercueil.

Nous avons si peu confiance en l'amour.

Depuis que j'enseigne, il m'est arrivé de perdre des élèves, par accident, par maladie, par suicide. Et cela vient de m'arriver à nouveau. Je l'ai appris mardi 28 avril par un coup de téléphone de la Direction du Gymnase. On ne s'habitue pas à ces choses-là. On se refait le film avec le peu que nous savons de ces adolescents masqués des rôles qu'ils endossent ou que nous leur faisons jouer.

J'ai eu des larmes et puis la sonnerie de l'entrée a retenti. Quatre fillettes formaient devant ma porte un arc de cercle. L'une tenait un bouquet et une autre a parlé :

 Nous offrons des fleurs aux gens pendant le confinement pour qu'ils gardent l'espoir.

La plus petite m'a tendu les fleurs. C'était une composition

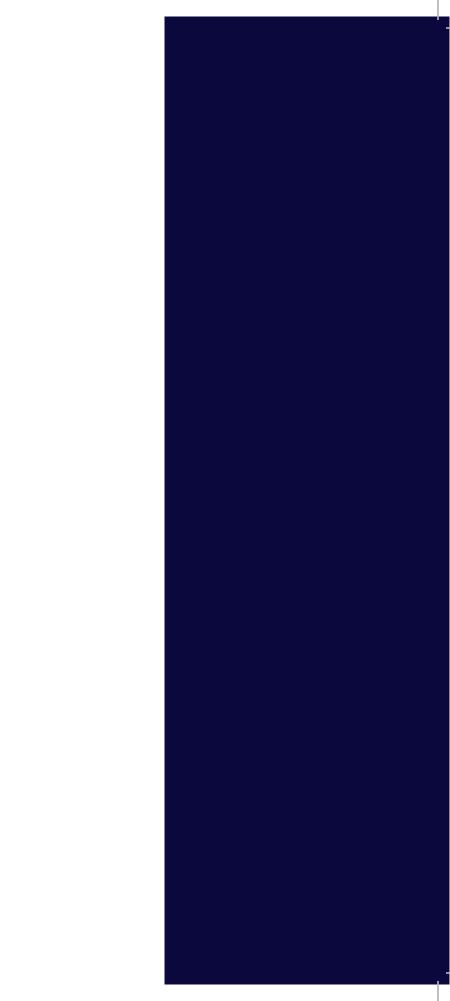
dans les roses et les mauves, giroflées des jardins, agapanthes et grappes de glycine, avec au centre le jaune vif des genêts. C'était un bouquet pour moi, à ce moment-là. Ça m'a émue. Je lui ai fait la place sur ma table à manger qui est aussi ma table de travail. Durant une semaine il a semblé immortel, de la beauté même de celle qui, à seize ans, s'était arrachée d'une vie invivable.

Hier nous avons improvisé avec l'accord de notre Direction une cérémonie pour nos élèves endeuillés, semi-confinés, exclus du service funèbre qui se déroulait dans l'après-midi selon les directives fédérales, en tout petit comité. C'était bien. C'était nécessaire d'être présents les uns aux autres et nous avons eu de la peine à nous quitter, à reprendre la distance imposée par la pandémie.

Il y a quelques heures, j'étais en forêt avec la chienne occupée à sentir et à suivre des traces pour moi invisibles. Mes pensées étaient prises dans les événements de la veille. Elles erraient autour de la tombe sur laquelle nous nous étions recueillies ma collègue et moi, en fin de journée. Nous y avions déposé les roses blanches que les élèves avaient amenées avec eux dans ce Gymnase ouvert pour l'occasion, où avait été dressé un petit autel avec des bougies et la photo encadrée d'une jeune fille qui ne laissait rien voir de ses ténèbres. L'angle mort d'où vient le malheur, nous ne l'avions pas vu, pas senti. Et je marchais pour mettre entre mes pas la distance que je n'arrivais pas encore à prendre avec la jeune suicidée. Tout à coup, sur le chemin devant mes pieds, je vois un grand papillon. Je m'arrête pour l'observer. Il mesure au moins cinq ou six centimètres, ses ailes sont brunes et orangées avec de larges ocelles noirs. Il commence à monter sur mes chaussures puis le long de mon pantalon. Je baisse alors le bras et l'invite par la main

à me rejoindre en hauteur. Il reste ainsi quelques minutes battant des ailes mais bien installé sur mon poignet, et je vois qu'il a la tête toute velue. Il reste si longtemps que je me remets à marcher le poignet levé. J'essaie de ne pas penser pour ne pas abîmer la magie de l'instant, le langage de la vie qui se passe de mots. À un certain moment je me sens prête à son départ et il s'envole.

J'ai envie de faire confiance à l'amour et besoin de travailler les mots pour qu'ils soient à la hauteur de cette exigence.



«Les années ne font pas des sages, elles ne font que des vieillards.»

Sophie Swetchine

7 mai 2020

Jean-Pierre a fait le déplacement aujourd'hui. Il est venu passer la journée à Yens, dans la petite villa que nous avons achetée sur plans, André et moi, il y a huit ans.

Avant nous avions habité dans la maison de Tolochenaz, celle que mon père avait quittée ce jour de juin 2005, où mes visites s'étaient faites rares. Nous y avions emménagé lorsque Maï avait pris sa retraite et préféré se reloger dans un appartement neuf. Il avait fallu vider Tolochenaz, brasser des souvenirs et des vieux papiers, décrocher des tableaux, liquider des meubles et ouvrir le tiroir du bureau de Jean-Pierre. Les murs et les sols avaient été rafraîchis. Nous y avions en l'espace de quelques années recomposé une famille et peut-être ramené la vie, avec les cris et les jeux des enfants qu'André versait comme une dot à notre remariage. Je leur dois beaucoup à tous les quatre, pour m'avoir initiée à la fatigue des repas et des lessives, à l'intendance qui grève le temps des week-ends et des vacances; pour m'avoir contrainte à chercher ailleurs que dans l'ego les ressources qui ouvrent le cœur d'une tranchée légère et joyeuse. Nous avons été

de passage à Tolochenaz et ce fut une manière, je crois, d'assainir le passé familial pour que chacun puisse marcher sur un chemin plus proche de sa vérité.

Dans le bureau que Jean-Pierre avait abandonné derrière lui, il n'y avait plus d'armes accrochées aux murs, ni revolvers ni fusils de chasse. Ce décor qui avait été celui de son lieu de travail dans les maisons de mon enfance, je m'en étais toujours méfiée comme d'une violence sournoise dont personne n'avait la clé. Ce décor n'avait donc pas survécu au départ de mon père. Lors de notre aménagement, nous avions tout de même mis la main sur un pistolet dans une armoire de la cave que Maï nous avait laissée. Je ne me rappelle plus comment nous nous en sommes débarrassés, mais cela avait paru important à cause des enfants.

Mon père a été soldat, avant et après il a été chasseur. Et puis à partir de 1988, il n'a été plus que pêcheur. Cette année-là il avait entrepris un voyage au Rwanda avec son ami Martin. Le genre de voyage où le client paie d'avance, avec le billet d'avion et la chambre d'hôtel, les proies qu'il aura le droit de tirer. Ma sœur et moi avons horreur de ces photos-tableaux de chasse que Jean-Pierre conserve en un petit album. On y voit deux occidentaux en tenue d'assaut, encadrés par leurs guides à la peau d'ébène, avec un buffle ou un cobe des roseaux dont on relève la tête par une corne pour les besoins de la postérité. Est-ce que les guides ont survécu aux coups de machette de l'été 94, quand tous les occidentaux ont déserté le terrain de chasse ? Je ne sais pas ce qui s'est joué ou rejoué pour mon père dans ce voyage, mais un dégoût lui est venu qui a emporté avec lui le plaisir de la prédation. Le décor formé par les armes à feu n'a bientôt plus été que trace d'un passé désinvesti.

Par contre, c'est dans le tiroir de la table-bureau qui se trouvait

à Tolochenaz à l'heure du grand débarras que les textes de Jean-Pierre, rédigés sur des feuilles de maculatures, ont refait surface. Il en est un, plus ancien et donc plusieurs fois déménagé, que je n'ai pas encore évoqué : Finir est souvent plus difficile que commencer... Écrit au crayon gris au dos d'un règlement de chasse valable pour l'Irlande. Ce sont trois pages doublement agrafées au coin en haut à droite et à gauche. Trois pages enfermées entre deux agrafes. Trois pages de désespoir. «Mourir n'est pas la pire des choses qui puisse arriver à un homme !» / «Si je n'avais pas une sale affaire à me mettre sous la dent, j'en inventerais une, comme ça je pourrais continuer à être moi-même. Cette fois j'ai joué gros, quelqu'un le savait, et j'ai fini par avoir une réputation... Depuis là le temps s'est terriblement raccourci» / «j'étais un sentimental» / «Dépêchezvous de vous amuser, le monde a changé, personnellement je me sens étranger, mais c'est votre siècle, ce n'est plus le mien, je suis fatigué.» / «L'absence rend les choses plus dures et, depuis quelques jours, vous commencez déjà à me manquer.» C'est peut-être cette dernière phrase qui a sauvé mon père à un certain moment entre 1991 et 1992. Après il n'a plus rien écrit. Après il a dû saisir l'agrafeuse et appuyer d'un coup sec au coin en haut à gauche.

Trois ou quatre ans s'étaient écoulés depuis le retour du Rwanda, il restait peu de temps avant l'arrivée des huissiers à *La Capilla*. J'avais vingt ans et je n'ai pas pris mon père dans les bras. Bientôt je m'en irais dans un petit deux pièces avec celui qui deviendra mon premier mari. Je travaillerais comme secrétaire pour financer mes études de Lettres et payer les arriérés des primes d'assurance maladie. Vaguement consciente que j'aurais pu perdre dans la faillite beaucoup plus qu'un patrimoine. Trop chargée de l'histoire

familiale pour pouvoir être heureuse et impuissante à l'infléchir.

Ce 7 mai, Jean-Pierre a donc fait le déplacement des Moulins jusqu'à Yens, dans la petite villa neuve où nous avons emménagé André et moi au printemps 2013. Les murs ici n'ont pas de mémoire et les baies vitrées, malgré la densité de l'habitat, s'ouvrent sur une portion de Lac et les Dents du Midi. Mon père est en forme, même s'il attend toujours la reprise de son traitement, l'application par le dermatologue d'une crème sur les lésions cutanées ; même s'il n'est plus possible de prendre le soleil sur la terrasse ni d'aller à la pêche ; même si sa polyarthrite nous contraindra, à l'heure de la promenade en forêt, de choisir un chemin plat.

Il a fait un rêve. Il a envie de me raconter l'histoire du trésor des Palmieri, la résurgence sur le devant de la scène du problème de l'héritage, d'y mêler un peu de son rêve, de broder quelque chose autour d'un vol de tableaux et d'un mystérieux accident dans la baie de Monaco...

«Voilà la leçon de Cézanne, trouver un chemin qui jamais ne nous écarte de ce qui importe pour nous. [...] Tant pis si nous nous trompons parfois. Osons. C'est la seule possibilité d'être fidèle au grand réel, à ce moment de vérité indiscutable où l'on se sent libéré de tout.»

Fabrice Midal

l'héritier

Le 8 octobre 2012, Maria Palmieri veuve Deschamps décède à Monaco. L'actif brut de sa succession s'élève à 10'503'753,91 Euros. Jean-Pierre compte parmi la cinquantaine d'héritiers de la richissime tante Maria. Antiquaire réputée sur toute la Côte d'Azur, elle possédait dans la Principauté un appartement et un local commercial au «Château Périgord», un autre appartement à l'«Observatoire Palace».

Il avait raison quand il cherchait les traces du contrat de mariage de ses parents. Si la tante Maria, qui n'avait pas eu d'enfants, laissait une telle fortune derrière elle, c'est peut-être que cet argent, ces bijoux, ces pièces d'or, ce patrimoine mobilier et immobilier avaient été accumulés de longue date. Quelques images des années cinquante lui reviennent. Les maisons, les meubles, les véhicules, les vélos, le train de vie de la famille corse était bien réel! Quand il jouait avec ses cousins et cousines Palmieri, il se savait mal aimé

par les adultes. Au vu de l'héritage de Maria, il se dit qu'il y avait aussi dans ce désamour des intérêts qu'un enfant ne pouvait pas prendre en considération.

Mais la réalisation des biens immobiliers et la division de la fortune entre les héritiers va prendre du temps et son poids d'impôts. Finalement ce que Jean-Pierre va recevoir lui permettra tout au plus de s'offrir une Land Rover d'occasion. Une voiture du même modèle que celle qui me suivait au col des Mosses le 13 mars dernier...

Il y a autre chose. Maria Palmieri jouait de sa ressemblance avec Alice Sapritch. Même coiffure enturbannée, mêmes robes, même porte-cigarettes rivé aux lèvres. Elle avait aimé poser pour un peintre célèbre établi sur la Côte. Le portrait d'un mètre par cinquante centimètres trônait dans son salon. Dans son rêve Jean-Pierre voyait maintenant ce portrait entre deux Cézanne : une huile sur toile de la Sainte-Victoire et un fusain représentant une fontaine d'Aix-en-Provence. Or l'inventaire de Maria ne comportait aucune trace des Cézanne. Notre rêveur s'emballe. Avec ces deux tableaux le montant de la succession aurait doublé. Ont-ils été retirés par quelqu'un avant l'inventaire officiel, ou négociés avec un acheteur à l'insu des bénéficiaires ?

Par ailleurs, le 23 juin 2013 le Chef de la sécurité monégasque décède dans un accident. Son corps est retrouvé mutilé dans l'hélice du yacht qu'il rejoignait à la nage. Les hommes d'affaires russes que fréquentait le policier n'ont, semble-t-il, pas été inquiétés par l'enquête. Notre rêveur se met à broder. Et si les Russes étaient de tous les coups ? S'ils avaient contribué à soustraire les Cézanne... N'y a-t-il pas dans les ports francs des œuvres d'art oubliées qui remontent à la surface au moment opportun ?

- Retrouver les Cézanne, ne serait-ce, papa, comme revenir sur ton chemin, en dépit des manques, des pertes et spoliations ? Quand tes larmes forment fontaine, la Sainte-Victoire t'ouvre les bras... De loin la montagne de Cézanne ne ressemble-t-elle pas à cette pyramide dans laquelle nous avons été creuser ta mémoire ?



7 juin 2020

Depuis le 11 mai, deuxième étape du déconfinement, les écoliers retournent en classe, tous les commerces ont l'autorisation d'ouvrir. Il est possible d'aller au café et au restaurant. Partout nous sommes invités à nous désinfecter les mains et à nous tenir à bonnes distances les uns des autres.

Daniel Koch, Monsieur Covid-19 en Suisse, vient de prendre sa retraite. Il a eu des mots rassurants pour les grands-parents. Les petits enfants sont peu impliqués dans la transmission du virus. Nous pouvons céder aux câlins tout en prenant nos responsabilités. Les résidents des EMS restent sous cloche.

Demain commence la troisième étape. Les élèves par demigroupe reviendront au Gymnase un jour sur deux, comme nous retournerons de temps en temps au musée, au zoo ou au jardin botanique. Nous éviterons les grands rassemblements encore.

C'est la fête des pères aujourd'hui et j'ai une drôle de rentrée à préparer. Les élèves de troisième année, dont les examens ont été annulés, reçoivent leurs titres, maturités ou autres certificats, sur la base de leur bulletin de notes arrêté au 13 mars. Nous avons déjà délibéré par visioconférence sur leurs situations en vue d'une éventuelle faveur lorsqu'il manquait des points. Quelques cours facultatifs mis à part, ils ne reviendront pas, si ce n'est pour un souper de classe ou pour la cérémonie (adaptée) des promotions. À partir d'avril et des vacances de Pâques, ils n'étaient plus qu'une minorité à suivre nos cours à distance, à rendre des travaux. Comment pouvons-nous leur faire croire que les papiers qu'ils

obtiennent ont la même valeur qu'en temps normal?

Nous prolongerons l'enseignement aux élèves de première et de deuxième années jusqu'au 3 juillet, pour faire le point ou terminer les sujets étudiés, mais sans évaluation, autant dire, pour beaucoup, sans objectifs. Occasion néanmoins de nous revoir, de partager, d'échanger et de dérouler la bande annonce des projets à venir.

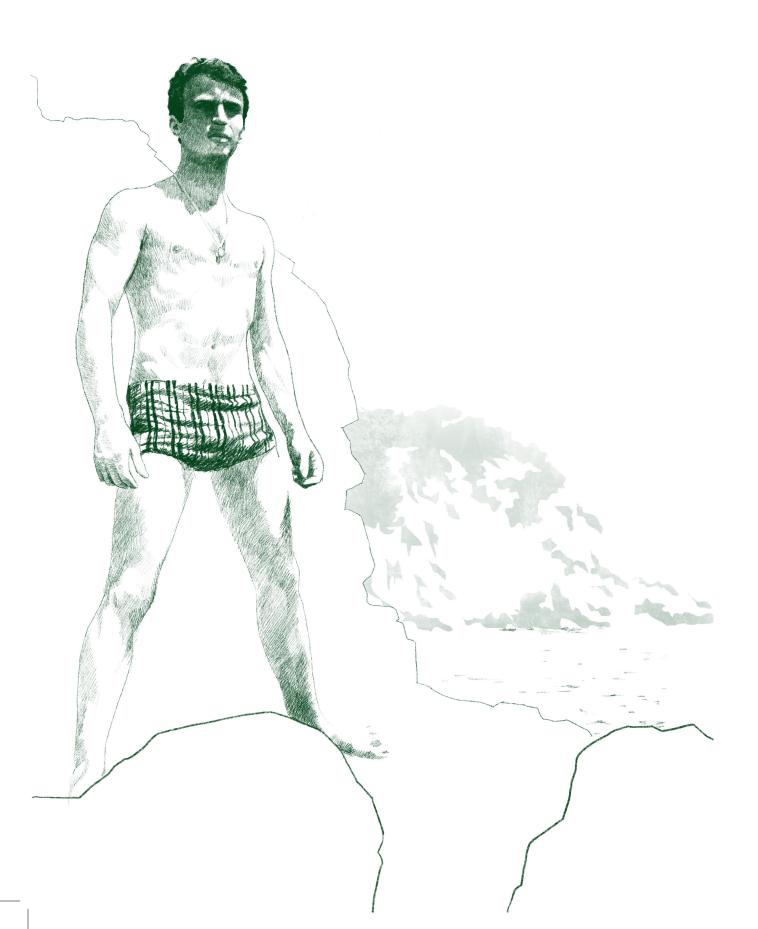
Hier je suis retournée aux Moulins. Jean-Pierre avait des précisions, des remontées de souvenirs stimulés par le récit en train de prendre forme.

A Brest, par le pont de la Recouvrance, sur le bord de la Penfeld, il a marché; puis dansé dans les bals du Petit Jardin où les filles, après avoir regardé les garçons entrer, faisaient leur choix pour une danse ou pour la soirée. Des filles comme ça, en Afrique du Nord, il n'y en avait plus. Au BMC (Bordel militaire contrôlé) de Tunis, c'étaient des Siciliennes bedonnantes dans des pigeonniers qui tentaient d'attirer les soldats. Pas très alléchantes quand on a vingt ans !

Je me doute que mon père a plu aux femmes. Il savait jouer de ses charmes et de sa voix grave. N'empêche que l'idéal de la famille a, un jour, prévalu. Si l'armée et la guerre ont été une parenthèse dans sa vie, celle-ci n'était pas hermétique non plus. Les expressions argotiques («ça va chier des bulles» et «ça caille des braises» sont mes préférées), les mots arabes (zitoune, zob la mouche, barra nayek, etc.) que nous répétions comme une comptine sans comprendre qu'il y avait parmi eux de très gros mots, ont enveloppé l'atmosphère familiale d'une note subversive. L'odeur détestée de la cendre froide et la tyrannie des sautes d'humeurs l'ont teintée d'inquiétude.

Ainsi la guerre, comme tous les traumatismes, finit toujours par transpirer au dehors des parenthèses dans lesquelles on tente de l'enfermer.

Et moi qui ai voulu entamer le printemps comme on ouvrirait une parenthèse aux histoires incertaines...



28 juin 2020

L'état d'urgence a pris fin le 19 juin. Il reste la nécessité de se souvenir et de raconter.

Il était une fois un trésor enfoui dans la chambre souterraine et inviolable d'une pyramide. Bien que la pyramide ait été mille fois pillée et saccagée, personne depuis des siècles n'avait jamais trouvé le passage secret qui menait à une pièce minuscule toute d'or revêtue. Interrogé sur ce mystère un vieil homme dit à ses filles :

 Plutôt que de vous perdre à chercher ce passage, suivez votre chemin et vous trouverez. Car la chambre d'or se trouve en chacun de nous.

Les filles, assises devant leur père, commençaient à écarter le voile qui couvrait leur visage, quand un aigle survola le champ des oliviers juste à côté. Elles contemplèrent un moment les mouvements du rapace dans le ciel, ses battements d'ailes que l'on distinguait à peine tant l'oiseau était à l'aise dans les colonnes d'air. Puis elles se regardèrent et d'une même voix se mirent à imaginer la chambre d'or de leur père...

C'est une musique de jazz, une chanson de Brel ou de Julio Iglesias.

C'est un tableau de Cézanne, l'Arearea de Gauguin, la tapisserie de La Dame à la Licorne, Le Sacre du Printemps d'Anne Karine. C'est le théâtre de Corneille et de Molière.

C'est un enfant qui te regarde et aimerait te donner la main.

C'est le Petit Prince qui apprivoise le renard.

C'est un jeune homme qui se tourne vers le soleil.

C'est un corps épris de mouvements.

C'est un esprit de la nature.

C'est un homme de sentiments et d'idéaux.

C'est un père qui joue avec ses enfants.

C'est le poker et le backgammon.

C'est l'ascension et la chute.

C'est la générosité jusque dans le dénuement.

C'est l'odeur de la lavande.

C'est l'huile d'olives parfumée au romarin.

C'est le méchoui et l'aïoli.

C'est le goût de l'absolu.

C'est la fontaine de jouvence.

C'est la Mer retrouvée au sel de tes yeux.

16 juillet 2020

J'ai vu les effectifs des classes pour la rentrée d'août. Rien ne change sur ce plan. Dans le jargon scolaire, on appelle cela l'optimisation. Les effectifs seront donc élevés et, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes, surtout dans les classes que nous savons d'avance difficiles. S'y trouvent réunis des individus qui plus que d'autres ont besoin d'être accompagnés dans leurs apprentissages et dans une période délicate de leur existence. L'optimisation n'est pas une valeur pédagogique.

L'enseignement constitue mon terrain d'observation, il en vaut un autre. Où que nous regardions, il me semble que ce sont les mêmes défis qui se profilent. Ils ont pour noms vigilance, réflexion, résistance aux récupérations politiques, responsabilité individuelle et collective, protection des plus fragiles et de la vie au sens large, désobéissance quand le cœur et la conscience l'imposent. Puissions-nous suivre notre chemin sans nous laisser détourner par la peur, et apprendre de toutes circonstances. Le cercle du quotidien dans lequel nous agissons n'est sans doute pas aussi étroit que nous le croyons.

Pour l'instant le virus nous nargue jusque dans nos vacances. Nous craignons une deuxième vague de la pandémie, alors les masques deviennent obligatoires dans les magasins, dans les transports publics et bientôt ailleurs. Certains acceptent d'être tracés.

Quand nous allons masqués par les chemins, puissions-nous

voir dans les yeux de l'autre tout ce qu'il a à nous dire et dont nous aurions tort de vouloir nous protéger.

Ce que j'ai lu dans les yeux de mon père ces quatre derniers mois a tracé un sillon qu'aucun parasite ne pourra effacer. Nous ne nous sommes plus embrassés depuis le 13 mars mais nos cœurs, j'en suis certaine, n'ont jamais été aussi proches.

épilogue

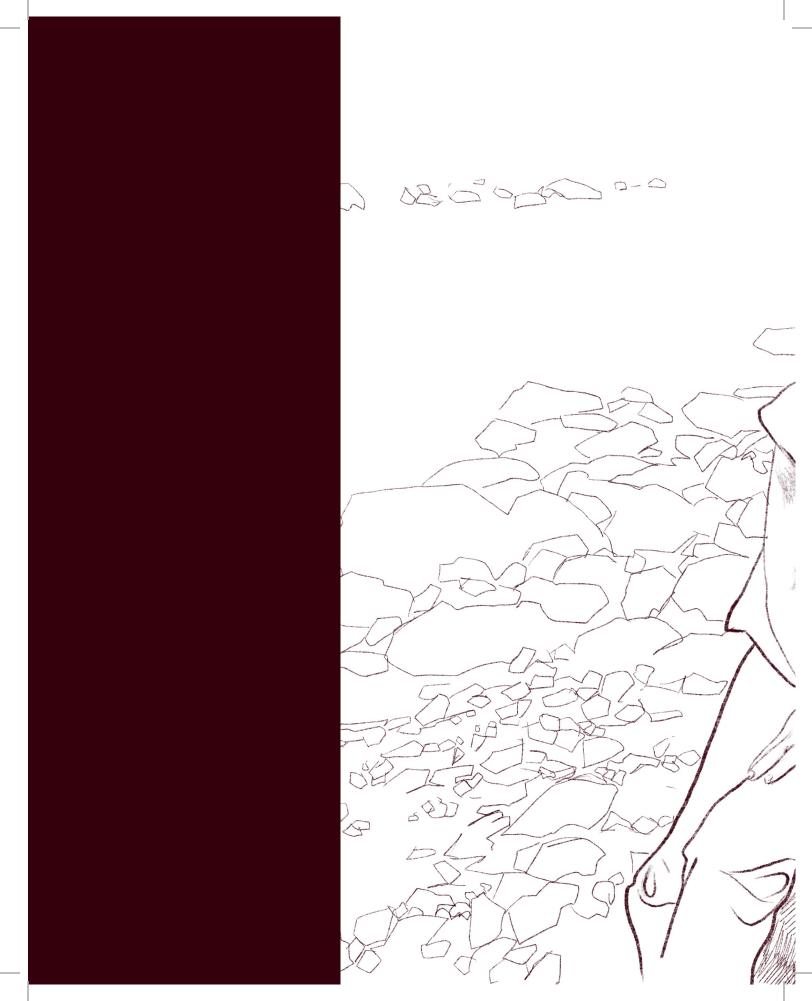
Au début de ma quarantaine, hors de tout contexte épidémiologique, puisque j'ai eu quarante ans en 2011, je voulais un habit maternel aux couleurs de l'automne. Vert encore un peu, ocre, cuivré, écarlate. Mais sans la lumière qui les traverse les couleurs sont ternes et décevantes. L'habit était toujours décevant, même tricoté des soirs durant avec des pelotes multicolores. Il ne ressemblait pas aux feuillages des arbres aux jours d'octobre. Incandescence jamais atteinte. Hors de portée.

A un certain moment j'ai cessé de vouloir avec l'automne la naissance d'un enfant. Alors que ce désir en moi s'éteignait, j'ai commencé à me promener dans les forêts sans fards et sans attentes. A la croisée des sentiers, j'ai choisi le chemin creux entre les souches et les mousses, où l'ombre devient promesse. Depuis, je ne tricote plus si ce n'est avec les mots. Et j'aime la famille que nous avons patiemment recomposée André et moi ; elle n'est pas de sang seulement! J'y joue depuis treize ans un rôle de composition où tout est à réinventer : celui de la belle-mère qui pourrait être autre chose qu'une marâtre...

Quand j'ai enregistré Jean-Pierre en 2017, il oscillait encore entre sincérité et nécessité de maîtriser son personnage, entre réalité et fiction, entre des aspirations légendaires et des déceptions sans fond, entre le héros et le vaurien. Trois ans plus tard, il est devenu une personne vulnérable aux yeux des autorités, a eu droit aux repas à domicile durant le semi-confinement helvétique. J'ai pu et eu envie de rapprocher mes visites. En écrivant des phrases

avec ses mots, en tricotant le fil de nos sensibilités, quelque chose est advenu qui aujourd'hui rayonne sur l'ensemble de la famille. Quelque chose de l'ordre d'une reconnaissance, cueillie dans le regard de l'autre. Comme si, par l'alchimie du récit, nos blessures, nos souffrances, nos désirs et nos regrets se consumaient en un feu de joie. La joie de l'unité retrouvée.

- Qui es-tu mon père?
- Une flamme dans l'âtre qui réchauffe ton âme.





remerciements

À André pour sa patience, sa présence, son soutien, le temps passé à m'écouter et à me lire ; pour ses corrections judicieuses et l'ajout de toutes les virgules que j'oublie!

À Maï d'avoir ouvert ses albums et ses archives personnelles.

À Cécile pour ses encouragements, sa bienveillance et l'émotion partagée.

À Pierre d'avoir fait la connaissance de Jean-Pierre «en entrant dans les infimes détails des images de son passé».

À Laure de nous avoir offert la touche finale, pour que l'objetlivre dise aussi quelque chose de cette rencontre avec le passé dans le présent.

illustrations

Illustrations d'après photos: Pierre Nydegger pages 11, 20, 24, 29, 32-33, 39, 44, 49, 51, 60, 63, 75, 78-79.

 $En\ couverture:$

Six garçons pour un titre. Championnat d'Afrique du Nord, 1960 Illustration d'après photo: Pierre Nydegger Jean-Pierre Taric est retraité. Ingénieur marketing, il a été maître d'éducation physique après avoir servi la France en Algérie et en Tunisie.

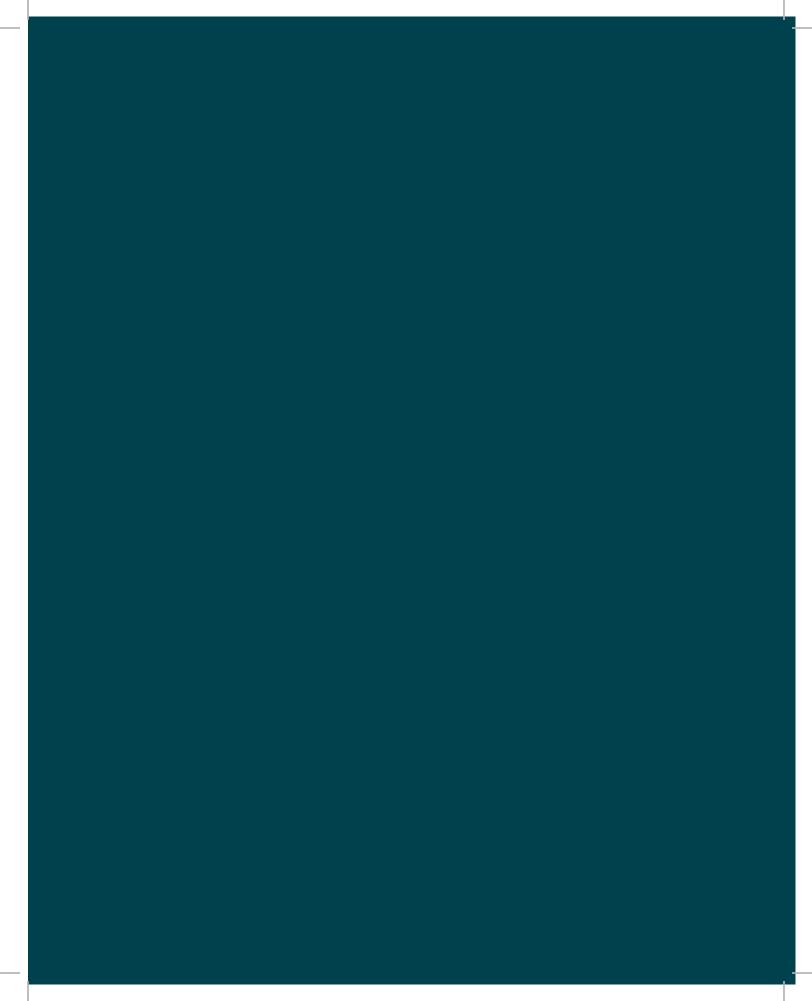
Fabienne Taric enseigne l'histoire; elle recueille des récits de vie et accompagne celles et ceux qui souhaitent travailler leur propre histoire.

Pierre Nydegger: Illustrations d'après photos Laure Ceillier: Direction artistique, graphisme

Ouvrage composé en Scala Pro et Scala Sans Pro Achevé d'imprimer en novembre 2020

© Fabienne Taric, 2020 pour la présente édition www.fabiennetaric.ch

ISBN: 978-2-8399-3124-3







Cela faisait trois ans qu'elle avait enregistré son père. Il lui avait raconté la Provence, la guerre, l'exil.

Il est né en décembre 40 à Aix. Sa mère est morte au sanatorium d'Hauteville en mars 43; il ne l'a su que beaucoup plus tard. A 18 ans, il devance l'appel. L'armée le sélectionne pour disputer le championnat de football en Afrique du Nord, et l'envoie capturer les fellaghas dans les sables tunisiens. C'est en 1964 qu'il arrive en Suisse romande...

En période de pandémie, elle a étiré le récit jusqu'à ses propres souvenirs, jusqu'à la faillite de ses parents et aux traces que celle-ci a laissées.

Bien que confinés, père et fille se sont rendus visite plus souvent et ont commencé à mieux se connaître. Elle a glané quelques photos; les a confiées à son ami Pierre pour qu'il en fasse des images. Par les dessins et les mots c'est une nouvelle histoire qui émerge entre les failles : la joie de l'unité retrouvée.



